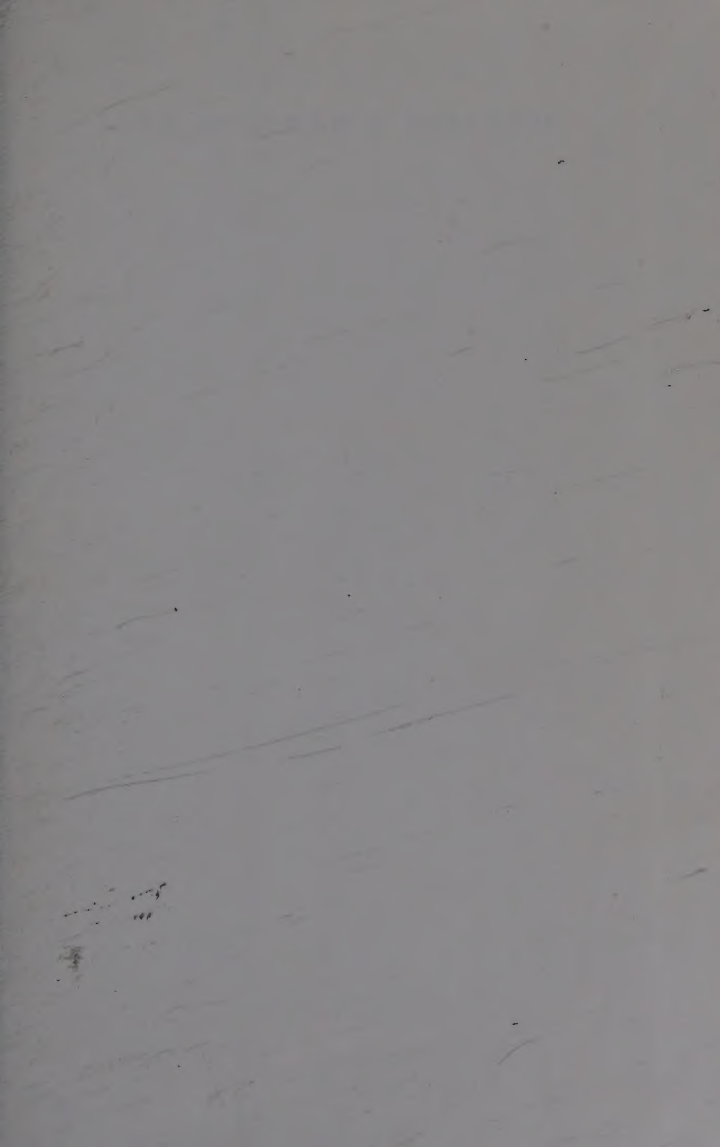


ROBERT MANNING STROZIER
LIBRARY



TALLAHASSEE, FLORIDA



LE MANTEAU D'ARLEQUIN

Macbett

esf

Collected

Eugène Ionesco

Macbett

nrf

Gallimard

Hum

PQ

2617

O6

M3

LIBRARY
FLORIDA STATE UNIVERSITY
TALLAHASSEE, FLORIDA

MAR 12 1975

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays, y compris l'U.R.S.S.*

© Éditions Gallimard, 1972.

PERSONNAGES

MACBETT.

LADY DUNCAN.

LADY MACBETT.

PREMIÈRE SORCIÈRE.

DEUXIÈME SORCIÈRE.

LA SUIVANTE.

LA SERVANTE.

GLAMISS.

CANDOR.

BANCO.

LE MOINE.

L'ÉVÊQUE.

MACOL.

*Soldats, généraux. Chasseur de papillons. Convives.
Femmes du peuple, hommes du peuple. Limonadier, etc.
Musique de Michel Cristodoulidès et Francisco
Semprun, avec Jacques Mauclair, Geneviève Fontenelle,
Brigitte Fossey, Champel.*

Décor : Un champ.

Glamiss et Candor. Glamiss entre par la gauche. En même temps, Candor entre par la droite.

Ils entrent sans se saluer, se mettent debout au milieu du plateau, face au public. Ils resteront ainsi quelques moments.

GLAMISS, *se tournant vers Candor* : Bonjour, baron Candor.

CANDOR, *se tournant vers Glamiss* : Bonjour, baron Glamiss.

GLAMISS : Écoutez-moi, Candor.

CANDOR : Écoutez-moi, Glamiss.

GLAMISS : Cela ne peut plus durer.

CANDOR : Cela ne peut plus durer.

Glamiss et Candor sont en colère. Leur colère et leur ricanement s'accroissent de plus en plus. Le texte sert d'appui à la progression de leur colère.

GLAMISS, *ricanant* : Notre souverain...

CANDOR, *de même* : Duncan, l'archiduc Duncan bien-aimé, ah, ah!

GLAMISS : Ah oui! Bien-aimé. Trop aimé.

CANDOR : Trop aimé.

GLAMISS : A bas Duncan!

CANDOR : A bas Duncan!

GLAMISS : Il empiète sur mes terres, quand il chasse.

CANDOR : Pour les dépenses de l'État.

GLAMISS : Qu'il dit...

CANDOR : L'État, c'est lui.

GLAMISS : Je lui donne dix mille volailles par an, avec leurs œufs.

CANDOR : Et moi donc.

GLAMISS : Si d'autres acceptent...

CANDOR : Moi, je n'accepte pas.

GLAMISS : Je n'accepte pas non plus.

CANDOR : Ceux qui acceptent, ça les regarde.

GLAMISS : Il me demande des jeunes gens, pour l'armée.

CANDOR : Pour l'armée nationale.

GLAMISS : Cela ne peut que me désarmer.

CANDOR : Cela nous désarme.

GLAMISS : J'ai mes gens. J'ai mon armée. Ce sont mes propres hommes qu'il pourrait lancer contre moi-même.

CANDOR : Aussi contre moi-même.

GLAMISS : Jamais vu ça.

CANDOR : Jamais, jamais depuis que mes ancêtres...

GLAMISS : Que mes ancêtres aussi.

CANDOR : Avec tous ceux qui fouillent et qui farfouillent autour de lui.

GLAMISS : Qui s'engraissent avec la sueur de notre front.

CANDOR : Avec la graisse de nos volailles.

GLAMISS : De nos brebis.

CANDOR : De nos cochons.

GLAMISS : Le cochon!

CANDOR : De notre pain!

GLAMISS : Dix mille volailles, dix mille chevaux, dix mille jeunes gens... Qu'est-ce qu'il en fait? Il ne peut pas tout manger. Le reste pourrit.

CANDOR : Et mille jeunes filles.

GLAMISS : Nous savons bien ce qu'il en fait.

CANDOR : Qu'est-ce qu'on lui doit? C'est lui qui nous doit.

GLAMISS : Bien plus encore.

CANDOR : Sans compter le reste.

GLAMISS : A bas Duncan!

CANDOR : A bas Duncan!

GLAMISS : Il ne vaut pas plus que nous.

CANDOR : Je le place encore plus bas.

GLAMISS : Il est même au-dessous du plus bas.

CANDOR : Bien au-dessous.

GLAMISS : Ma mâchoire éclate, rien que d'y penser.

CANDOR : Ça me soulève de rage.

GLAMISS : Mon honneur!

CANDOR : Ma gloire!

GLAMISS : Nos droits ancestraux...

CANDOR : Mon bien...

GLAMISS : Le patrimoine!

CANDOR : Le droit à notre bonheur.

GLAMISS : Je dois dire qu'il s'en fiche.

CANDOR : N'est-ce pas qu'il s'en fiche?

GLAMISS : Nous ne sommes pas rien.

CANDOR : Au contraire.

GLAMISS : Nous sommes quelque chose.

CANDOR : C'est-à-dire, pas des choses.

GLAMISS : Nous ne voulons être les dupes de quiconque, surtout pas celles de Duncan. Ah, ah! Notre souverain bien-aimé!

CANDOR : Ni dupés, ni roulés.

GLAMISS : Ni roulés, ni dupés.

CANDOR : Jusque dans mes rêves.

GLAMISS : Jusque dans mes rêves, il pénètre comme un cauchemar vivant.

CANDOR : Il faut l'en expulser.

GLAMISS : Il faut l'expulser de partout.

CANDOR : De partout.

GLAMISS : L'indépendance!

CANDOR : Le droit d'accroître nos richesses. L'autonomie.

GLAMISS : La liberté!

CANDOR : Seul maître de mon espace.

GLAMISS : Nous en prendrons du sien.

CANDOR : Nous en prendrons du sien.

GLAMISS : Je propose qu'on se le partage.

CANDOR : Moitié-moitié.

GLAMISS : Moitié-moitié.

CANDOR : Il administre mal.

GLAMISS : Il est injuste avec nous.

CANDOR : Nous ferons justice.

GLAMISS : Nous régnerons à sa place.

CANDOR : Elle sera désormais la nôtre. (*Candor et Glamiss se rapprochent l'un de l'autre. Regardent vers la droite par où entre Banco.*) Salut, Banco, brave général.

GLAMISS : Salut, Banco, grand capitaine.

BANCO : Salut, Glamiss; salut, Candor.

GLAMISS, à Candor : Ne lui disons rien de cette affaire. Il est fidèle à Duncan.

CANDOR, à Banco : Nous prenions l'air.

GLAMISS, à Banco : Le temps est beau, pour la saison.

CANDOR, à Banco : Asseyez-vous un instant, cher ami.

BANCO : Quand je fais ma promenade matinale, je ne m'assois pas.

GLAMISS : Ah oui, c'est pour l'hygiène.

CANDOR : Nous admirons votre bravoure.

BANCO : Je mets mon épée au service de mon souverain.

GLAMISS, à Banco : Vous faites très bien.

CANDOR : Nous vous approuvons entièrement.

BANCO : Messieurs, je vous salue.

Il sort à gauche.

CANDOR : Salut, Banco.

GLAMISS : Salut, Banco. (*A Candor :*) On ne peut pas compter sur lui.

CANDOR, *sortant à moitié son épée* : Il a le dos tourné, on pourrait le tuer.

Il fait quelques pas sur la pointe des pieds en direction de Banco.

GLAMISS : Pas encore, ce n'est pas le moment. Notre armée n'est pas encore prête, elle le sera bientôt.

Candor rengaine son épée. Entre Macbett par la droite, au moment même où sort Banco par la gauche.

CANDOR, à Glamiss : Voici l'autre fidèle de l'archiduc.

GLAMISS : Salut, Macbett.

CANDOR : Salut, Macbett, je vous salue, gentilhomme fidèle et vertueux.

MACBETT : Salut, baron Candor; salut, baron Glamiss.

GLAMISS : Salut, Macbett, grand général. (*A Candor :*) Qu'il ne se doute pas de cette affaire. Faisons mine de rien.

CANDOR, à Macbett : Glamiss et moi nous admirons votre fidélité, votre loyauté vis-à-vis de notre souverain bien-aimé, l'archiduc Duncan.

MACBETT : Ne devrais-je point être fidèle et loyal? Ne lui ai-je point juré de le servir?

GLAMISS : Ce n'est pas ce que nous voulions dire. Bien au contraire, vous avez tout à fait raison. Nous vous félicitons.

CANDOR : Sa reconnaissance, sans doute, vous satisfait.

MACBETT, *avec un grand sourire* : La bonté de notre seigneur Duncan est légendaire, il veut le bien du peuple.

GLAMISS, *clin d'œil à Candor* : Nous le savions.

CANDOR : Nous en sommes sûrs.

MACBETT : Duncan est l'incarnation de la générosité. Tout ce qu'il a, il le donne.

GLAMISS, *à Macbett* : Vous avez certainement dû en profiter.

MACBETT : Il est brave aussi.

CANDOR : De hauts faits ont dû prouver sa bravoure.

GLAMISS : Cela est de notoriété publique.

MACBETT : Ce n'est pas seulement de la légende. Notre souverain est bon, il est loyal. Son épouse, notre souveraine, l'archiduchesse, est aussi bonne que belle. Elle est charitable. Elle aide les pauvres, elle soigne les malades.

CANDOR : Comment ne pas admirer un tel homme : un homme admirable, un souverain parfait?

GLAMISS : Comment ne pas répondre par la loyauté à sa loyauté, par la générosité à sa générosité?

MACBETT, *faisant presque le geste* : Je tirerais mon épée contre quiconque soutiendrait le contraire.

CANDOR : Nous sommes convaincus, absolument convaincus que Duncan est un souverain encore plus vertueux que tous les autres souverains.

GLAMISS : Il est la vertu même.

MACBETT : Je tâche de ressembler à ce modèle. J'essaye d'être courageux, vertueux, loyal et bon comme lui.

GLAMISS : Ça ne doit pas être facile.

CANDOR : En effet, il est aussi très, très bon.

GLAMISS : Et Lady Duncan est très belle.

MACBETT : J'essaye de lui ressembler. Messieurs, je vous salue.

Il disparaît à gauche.

GLAMISS : Il finirait par nous convaincre.

CANDOR : C'est un croyant. C'est un naïf.

GLAMISS : C'est un incorruptible.

CANDOR : Dangereuse espèce. Lui et Banco sont les généraux en chef des troupes archiduciales.

GLAMISS : Vous n'allez pas vous dégonfler.

CANDOR : Euh!... Je ne le pense pas.

GLAMISS, *faisant mine de sortir son épée* : N'y pensez pas surtout.

CANDOR : Non, je n'y pense pas. Je n'y pense pas, je vous assure. Mais oui, mais oui. Mais oui, vous pouvez compter sur moi. Mais oui, mais oui, mais oui.

GLAMISS : Alors, dépêchons-nous. Fourbissons nos armes, réunissons les hommes, préparons nos armées. Nous attaquerons à l'aube. Demain soir Duncan sera abattu et nous nous partagerons le trône.

CANDOR : Duncan est-il un tyran, le croyez-vous vraiment?

GLAMISS : Un tyran, un usurpateur, un despote, un dictateur, un mécréant, un ogre, un âne, une oie, pire que cela. La preuve, c'est qu'il règne. Si je n'en étais pas convaincu, pourquoi voudrais-je le détrôner? Je suis poussé uniquement par des sentiments honorables.

CANDOR : C'est vrai, en effet.

GLAMISS, *à Candor* : Jurons d'avoir une confiance totale l'un dans l'autre. (*Candor et Glamiss tirent leurs épées et se saluent.*) J'ai confiance en vous et je jure sur mon épée d'avoir envers vous la plus pure loyauté.

CANDOR : J'ai confiance en vous et je jure sur mon épée d'avoir envers vous la plus pure loyauté.

Ils rengainent leurs épées. Ils sortent vite, Glamiss à gauche, Candor à droite.

Scène vide quelques minutes. On doit jouer beaucoup sur la lumière qui vient du fond et les bruits qui — mais à la fin seulement — seront transformés en une sorte de musique concrète.

Coups de feu, éclairs; on doit voir des petites flammes. Embrassement du ciel au fond de la scène.

Une lumière flamboyante peut également venir d'en haut; sur le plateau, il doit y avoir des reflets de ce flamboiement, puis éclairs et orage.

Le ciel s'éclaircit. Au fond du plateau, beau ciel rouge, ciel tragique. En même temps que l'horizon s'éclaire, puis rougit, les crépitements de la mitraille s'atténuent, deviennent plus rares.

On entend des cris, des râles, les gémissements des blessés, puis plus de coups de feu. Une seule plainte, très aiguë, d'un blessé.

Des nuages se dissipant, on voit l'étendue très grande d'une plaine déserte. Le cri du blessé s'arrête mais, après deux ou trois secondes de silence, c'est le cri très aigu d'une femme que l'on entend.

Avant l'apparition sur le plateau des personnages qui vont entrer, il faut que les décors, les lumières, les bruits jouent longtemps. Les éclairages, les bruits divers ne doivent pas, surtout vers la fin, rivaliser avec la vraisemblance. Le rôle du décorateur-éclaireur et celui du bruiteur sont ici très importants.

En même temps que les bruits, vers la fin, un soldat entrant par la droite et sortant par la gauche traverse le plateau sabre au clair, en mimant des duels : moulinets, coups de pointe, parades, corps à corps, attaques à la face, esquives, gardes diverses. Assez vite.

Après tous ces bruits, une trêve silencieuse, avant qu'ils ne reprennent par la suite. Les moulinets, etc., se font vite, sans ballet.

Une femme échevelée, criant, traverse en courant le plateau de gauche à droite.

Par la droite entre le limonadier.

LE LIMONADIER : Limonades bien fraîches! Limonades pour civils, limonades pour militaires! Allons, allons, qui veut rafraîchir son gosier? Qui veut profiter de la trêve? Limonades bien sucrées! Limonades pour guérir les blessures, limonades pour empêcher la peur, limonades pour militaires! Un franc la bouteille, trois francs les quatre. C'est bon aussi pour les petites égratignures, pour les griffures, pour les écorchures.

Par la gauche entrent deux soldats, l'un portant l'autre sur le dos.

LE LIMONADIER, *au premier soldat* : Il est blessé?

LE PREMIER SOLDAT : Non, il est mort.

LE LIMONADIER : D'un coup d'épée? D'un coup de lance?

LE PREMIER SOLDAT : Non.

LE LIMONADIER : D'un coup de pistolet?

LE PREMIER SOLDAT : Non. Infarctus.

Les deux soldats sortent par la droite.

Deux autres entrent par la droite.

Ils peuvent être les mêmes, mais celui qui portait l'autre est porté à son tour.

LE LIMONADIER, *montrant le soldat porté* : Infarctus?

LE SOLDAT PORTEUR : Non, coup d'épée.

Les soldats sortent à gauche.

LE LIMONADIER : Limonades bien fraîches! Limonades militaires! Limonades pour la peur, limonades pour le cœur! (*Un autre soldat entre par la droite.*) Boissons rafraîchissantes!

L'AUTRE SOLDAT : Qu'est-ce que tu vends là?

LE LIMONADIER : De la limonade bien sucrée, ça guérit les blessures.

LE SOLDAT : Je ne suis pas blessé.

LE LIMONADIER : C'est bon contre la peur.

LE SOLDAT : Je n'ai jamais peur.

LE LIMONADIER : C'est un franc la bouteille. C'est bon aussi pour le cœur.

LE SOLDAT, *frappant sur son armure* : J'en ai sept sous la cuirasse.

LE LIMONADIER : Pour les écorchures.

LE SOLDAT : Des égratignures, ça, j'en ai. On s'est bien battus. Avec ça. (*Il montre sa massue.*) Davantage qu'avec ça. (*Il montre son épée.*) Mais surtout avec ça... (*Il montre son poignard.*) Enfoncer ça dans un ventre... dans les tripes... C'est ce que j'aime le plus. Tiens, il y a encore du sang frais dessus. Je coupe avec ça mon fromage et mon pain.

LE LIMONADIER : Je vois, monsieur le soldat. Je vois aussi bien de loin.

LE SOLDAT : As-tu peur?

LE LIMONADIER, *effrayé* : Mes limonades, mes limonades, c'est bon pour les torticolis, le rhume, la goutte, la rougeole et la vérole...

LE SOLDAT : Ce que j'ai pu en massacrer, écrabouiller, et ça hurlait, le sang giclait... Quelle fête! Il n'y en a pas souvent d'aussi belles. Donne-moi à boire.

LE LIMONADIER : Pour vous c'est gratuit, mon général.

LE SOLDAT : Je ne suis pas général.

LE LIMONADIER : Mon commandant.

LE SOLDAT : Je ne suis pas commandant.

Le limonadier lui donne à boire.

LE LIMONADIER : Vous le deviendrez certainement.

LE SOLDAT, *après avoir bu quelques gorgées* : C'est pas bon. Du pipi de chat. T'as pas honte? Voleur!

LE LIMONADIER : Je peux vous rembourser.

LE SOLDAT : Tu trembles, tu as peur. Alors, ta limonade, ça ne te guérit pas de la peur?

Il sort son poignard.

LE LIMONADIER : Ne faites pas ça, monsieur le soldat.

On entend un clairon.

LE SOLDAT, *s'en allant par la gauche et rengainant son poignard* : T'as de la chance que je n'aie pas le temps. Je te retrouverai.

LE LIMONADIER, *seul, tremblant* : Ce qu'il a pu me faire peur. (*En direction de la gauche.*) Je souhaite que les autres gagnent et qu'ils te coupent en petits morceaux. En tout petits morceaux, du hachis à la purée de pommes de terre. Saloperie, va! Crapule, truie! (*Il change de ton.*) Limonades bien fraîches, trois francs les quatre.

Il se dirige vers la droite, lentement, puis se précipitant, car de la gauche réapparaît, avec sa dague et son épée, le soldat.

Le soldat rattrape le limonadier au bord de la coulisse. On ne voit, de profil ou de dos, que le soldat qui frappe et l'on entend le cri du limonadier. Le soldat disparaît à son tour.

De nouveau, mais moins fort, comme si ça se passait plus loin, le bruit de la mitraille et les cris. Le ciel s'embrase de nouveau, etc.

Macbett entre par le fond. Il est las; il s'assoit sur une borne. Il tient son épée nue à la main. Il regarde son épée.

MACBETT : La lame de mon épée est toute rougie par le sang. J'en ai tué des douzaines et des douzaines, de ma propre main. Douze douzaines d'officiers et de soldats qui ne m'avaient rien fait. J'en ai fait fusiller d'autres, des centaines et des centaines, par des pelotons d'exécution. Des milliers d'autres sont morts, brûlés vifs, dans les forêts où ils s'étaient réfugiés et que j'ai fait incendier. Des dizaines de milliers, hommes, femmes et enfants, sont morts étouffés dans

des caves, sous les décombres de leurs maisons que j'avais fait sauter. Des centaines de milliers sont morts noyés dans la Manche que, pris de peur, ils voulaient traverser. Des millions sont morts d'épouvante ou se sont suicidés. Des dizaines de millions d'autres sont morts de colère, d'apoplexie ou de tristesse. Il n'y a plus assez de terre pour ensevelir les gens. Les corps gras des noyés ont bu toute l'eau des lacs dans lesquels ils s'étaient jetés. Il n'y a plus d'eau. Pas assez de vautours pour nous débarrasser de ces cadavres. Imaginez-vous, il en reste encore, et qui se battent. Il faut en finir. Si le sabre les étête, de leurs gorges jaillissent, comme de fontaines, des tonnes de sang, dans lesquelles se noient aussi mes soldats. Par bataillons, par brigades, par divisions, par corps d'armées, avec leurs chefs, en commençant par les généraux de brigade, puis, suivant la voie hiérarchique, les généraux de division, les généraux à quatre étoiles, les maréchaux, les têtes coupées de nos ennemis nous crachent dessus et nous insultent. Les bras séparés du corps continuent de brandir l'épée ou tirent encore au pistolet. Les pieds arrachés nous bottent le cul. Bien entendu, c'était des traîtres. Des ennemis du pays. Et de notre souverain bien-aimé, Duncan, l'archiduc; que Dieu le garde. Ils voulaient le renverser. Avec l'aide de soldats étrangers. J'ai eu raison, je le pense. Dans l'ivresse de la bagarre, on tape souvent à tort et à travers. J'espère ne pas avoir tué par erreur des amis. Nous combattons en rangs serrés, j'espère que je ne leur ai pas écrasé les orteils. Oui, nous avons raison. Je viens me reposer sur cette pierre. J'ai quand même un petit peu la nausée. J'ai laissé Banco tout seul commander l'armée. Après, j'irai le relayer. C'est curieux, malgré l'effort, je n'ai pas trop faim. (*Il sort un gros mouchoir de sa poche, s'éponge le front et le visage.*) J'ai frappé un peu trop fort. J'en ai mal au poignet. Rien

de foulé, heureusement. Ça fait du bien, une récréation. (*Il s'adresse à son ordonnance, qui est dans la coulisse droite.*) Eh, va nettoyer mon épée dans la rivière et apporte-moi à boire!

L'ordonnance entre, puis sort avec l'épée. Il revient instantanément, sans même avoir complètement disparu du plateau.

L'ORDONNANCE : Voici votre épée nettoyée et voici une cruche de vin.

Macbett prend l'épée.

MACBETT : La voilà toute neuve. (*Il remet son épée dans le fourreau, boit la cruche de vin, tandis que l'ordonnance sort de scène par la gauche.*) Non, pas de remords, puisque c'était des traîtres. Je n'ai fait qu'obéir aux ordres de mon souverain. Service commandé. (*Posant la cruche.*) Très bon, ce vin. Je ne ressens plus la fatigue. Allons-y. (*Il regarde vers le fond.*) Voilà Banco. Hé! Comment ça se passe?

VOIX DE BANCO ou BANCO ou TÊTE DE BANCO *apparaissant, disparaissant* : Ils sont au bord de la déroute. Continuez à ma place. Je vais prendre un peu de repos et je vous rejoins.

MACBETT, à Banco : Il ne faut pas que Glamiss nous échappe! Je vais les encercler. Vite.

Macbett sort par le fond. Macbett et Banco se ressemblent. Même costume, même barbe.

Banco entre par la droite. Il est las; il s'assoit sur une borne. Il tient son épée nue à la main. Il regarde son épée.

BANCO : La lame de mon épée est toute rougie par le sang. J'en ai tué des douzaines et des douzaines, de ma propre main. Douze douzaines d'officiers et de soldats qui ne m'avaient rien fait. J'en ai fait fusiller d'autres, des centaines et des centaines, par des

pelotons d'exécution. Des milliers d'autres sont morts, brûlés vifs, dans les forêts où ils s'étaient réfugiés et que j'ai fait incendier. Des dizaines de milliers, hommes, femmes et enfants, sont morts étouffés dans des caves, sous les décombres de leurs maisons que j'avais fait sauter. Des centaines de milliers sont morts, noyés dans la Manche que, pris de peur, ils voulaient traverser. Des millions sont morts d'épouvante ou se sont suicidés. Des dizaines de millions d'autres sont morts de colère, d'apoplexie ou de tristesse. Il n'y a plus assez de terre pour ensevelir les gens. Les corps gras des noyés ont bu toute l'eau des lacs dans lesquels ils s'étaient jetés. Il n'y a plus d'eau, même polluée. Pas assez de vautours pour nous débarrasser de ces cadavres. Imaginez-vous, il en reste encore, et qui se battent. Il faut en finir. Si le sabre les étête, de leurs gorges jaillissent, comme de fontaines, des tonnes de sang, dans lesquelles se noient aussi mes soldats. Par bataillons, par brigades, par divisions, par corps d'armées, avec leurs chefs, en commençant par les généraux de brigade puis, suivant la voie hiérarchique, les généraux de division, les généraux à quatre étoiles, les maréchaux, les têtes coupées de nos ennemis nous crachent dessus et nous insultent. Les bras séparés du corps continuent de brandir l'épée ou tirent encore au pistolet. Les pieds arrachés nous bottent le cul. Bien entendu, c'était des traîtres. Des ennemis du pays. Et de notre souverain bien-aimé, Duncan, l'archiduc; que Dieu le garde. Ils voulaient le renverser, avec l'aide de soldats étrangers. J'ai eu raison, je le pense. Nous sommes dans notre droit. Dans l'ivresse de la bagarre on tape souvent à tort et à travers. J'espère ne pas avoir tué des amis, par erreur. Nous combattons en rangs serrés, j'espère que je ne leur ai pas écrasé les orteils. Oui, nous avons raison. Je viens me reposer sur cette pierre. J'ai quand même un petit peu la

nausée. J'ai laissé Macbett seul commander l'armée. Après j'irai le relayer ou l'aider. C'est curieux, malgré l'effort, je n'ai pas trop faim. (*Il sort un gros mouchoir de sa poche, s'éponge le front et le visage.*) J'ai frappé un peu trop fort. J'en ai mal au poignet. Rien de foulé, heureusement. Ça fait du bien, une récréation. (*Il s'adresse à son ordonnance, qui est dans la coulisse droite.*) Eh, va nettoyer mon épée dans la rivière et apporte-moi à boire!

L'ordonnance entre et sort avec l'épée. Il revient instantanément, sans avoir même complètement disparu du plateau.

L'ORDONNANCE : Voici votre épée nettoyée et voici votre cruche de vin.

Banco prend l'épée.

BANCO : La voilà toute neuve. (*Il remet son épée dans le fourreau, boit la cruche de vin, tandis que l'ordonnance sort de scène par la gauche.*) Non, pas de remords, puisque c'était des traîtres. Je n'ai fait qu'obéir aux ordres de mon souverain. Service commandé. (*Posant la cruche.*) Très bon, ce vin. Je ne ressens plus la fatigue. Allons-y. (*Il regarde vers le fond.*) Voilà Macbett. Hé! Comment ça se passe?

VOIX DE MACBETT OU MACBETT OU TÊTE DE MACBETT, apparaissant, disparaissant : Ils sont au bord de la déroute. Venez me rejoindre. Qu'on en finisse!

BANCO, à Macbett : Il ne faut pas que Glamiss nous échappe. On va les encercler. J'arrive.

Banco sort par le fond.

Nouvelle recrudescence des bruits de la bataille. Embrasement plus éclatant du ciel.

Musique très rythmée et brutale.

De gauche à droite une femme traverse tranquil-

lement le plateau, un panier sous le bras, comme si elle allait aux commissions, et sort.

De nouveau, affaiblissement du bruitage qui ne constitue plus qu'un arrière-fond sonore.

Quelques moments la scène est vide puis, couvrant le bruit de la bataille, des fanfares dérisoirement somptueuses.

Un officier de Duncan entre rapidement par la gauche, il s'arrête au milieu du plateau.

L'OFFICIER, portant une sorte de fauteuil ou trône ambulant : Notre seigneur, l'archiduc Duncan, et l'archiduchesse.

Entrent par la gauche Lady Duncan et l'archiduc; Lady Duncan précède l'archiduc, elle a une couronne, une longue robe verte et fleurie; elle est vêtue avec un certain faste. Derrière l'archiduchesse entre la suivante, belle et jeune personne, qui reste debout près de la sortie. Duncan va s'installer; les deux autres debout à ses côtés.

L'OFFICIER : Venez, venez, Monseigneur, la bataille s'est éloignée. La mitraille n'arrive plus jusqu'ici. Pas de balle perdue. N'ayez crainte. Il y a même des passants qui se promènent.

DUNCAN : Candor a-t-il été vaincu? S'il est vaincu, l'a-t-on exécuté? A-t-on tué Glamiss comme je l'avais ordonné?

L'OFFICIER : Il faut espérer. Vous auriez dû aller voir de plus près. L'horizon est tout rouge. Cela semble continuer, mais au loin, au loin. Attendez la fin. Soyez patient, Monseigneur.

DUNCAN : Et si c'est Macbett ou Banco qui ont le dessous?

LADY DUNCAN : Vous prendrez les armes vous-même, vous irez au combat.

DUNCAN : S'ils sont vaincus, où me réfugier? Le

roi de Malte est mon ennemi. L'empereur de Cuba aussi. Le prince des Baléares aussi. Les rois de France et d'Irlande également. J'ai beaucoup d'ennemis à la cour d'Angleterre. Où aller? Où me réfugier?

L'OFFICIER : Faites confiance, Monseigneur, à Macbett et à Banco. Ce sont de bons généraux, braves, énergiques, parfaits stratèges. Ils ont déjà fait leurs preuves, pas mal de fois.

DUNCAN : Je suis bien obligé de leur faire confiance. De toute façon je vais prendre des précautions. Que l'on selle mon meilleur cheval, celui qui ne rue pas, et ma meilleure embarcation, la plus stable sur les flots, avec les canots de sauvetage. Que ne puis-je commander à la lune, qu'elle soit pleine, au ciel, qu'il soit étoilé, car je voyagerai de nuit. C'est plus prudent. La prudence est la mère de la sagesse. Je porterai moi-même une cassette de pièces d'or. Mais où irions-nous? Au Canada, peut-être, ou aux États-Unis.

L'OFFICIER : Attendez encore. Ne vous découragez pas.

Arrive un soldat blessé, titubant.

DUNCAN : Qu'est-ce que c'est que cet ivrogne?

L'OFFICIER : Ce n'est pas un ivrogne. Ça m'a l'air d'un soldat blessé.

DUNCAN : Si tu viens de la bataille, donne-moi des nouvelles. Qui sont les vainqueurs?

LE SOLDAT BLESSÉ : Qu'est-ce que ça peut faire?

L'OFFICIER : On te demande qui a gagné, s'il y a des gagnants! Réponds, c'est ton Seigneur, ici devant toi, qui te le demande.

DUNCAN : Je suis ton souverain, l'archiduc Duncan.

LE SOLDAT BLESSÉ : Dans ce cas, c'est différent. Excusez, je suis blessé. J'ai reçu un coup de lance et plusieurs coups de pistolet.

Il chancelle.

DUNCAN : Tu ne vas pas faire semblant de t'évanouir. Alors tu parles, oui ou non? Qui a gagné? Est-ce que c'est eux ou bien les nôtres?

LE SOLDAT BLESSÉ : Excusez, je ne le sais trop. J'en ai eu plus qu'il ne m'en faut. Pour vous dire la vérité, je suis parti bien plus tôt. Avant la fin.

DUNCAN : Tu aurais dû rester.

L'OFFICIER : Il n'aurait plus été là, Seigneur, pour répondre à vos questions.

DUNCAN : Il quitte le combat, au beau milieu, comme un spectacle qu'on n'aime pas.

LE SOLDAT BLESSÉ : Puisque je vous dis que je suis tombé. J'ai perdu connaissance. Après, j'ai repris connaissance. Je me suis levé comme j'ai pu, je me suis traîné, comme j'ai pu, jusqu'ici.

DUNCAN, *au soldat* : Étais-tu vraiment des nôtres?

LE SOLDAT BLESSÉ : Qui ça, les nôtres?

L'OFFICIER : Mais l'archiduc et l'archiduchesse que tu vois devant toi.

LE SOLDAT BLESSÉ : Je n'ai pas vu Monseigneur sur le champ de bataille.

DUNCAN, *au soldat* : Comment s'appelaient tes généraux?

LE SOLDAT BLESSÉ : Je ne sais. Je sortais de l'auberge, un sergent à cheval m'a attrapé au lasso. C'est lui qui m'a engagé. Les copains qui étaient avec moi ont pu s'enfuir. Ils ont eu de la chance. J'ai essayé de résister, on m'a frappé, on m'a ligoté, on m'a emmené. On m'a donné un sabre. Tiens, je ne l'ai plus. Et puis un pistolet. (*Il met le canon du pistolet contre sa tempe, appuie sur la détente.*) Eh bien, il n'a plus de balle. C'est donc que j'ai tiré. Et puis on était beaucoup, et là, sur une plaine, on nous a fait crier : Vive Glamiss et vive Candor!

DUNCAN : Tu étais avec nos ennemis, traître.

L'OFFICIER, *à Duncan* : Ne lui tranchez pas la tête, Monseigneur, si vous voulez des renseignements.

LE SOLDAT BLESSÉ : Et puis on a tiré sur nous. Et puis nous, on a tiré sur eux.

DUNCAN : Qui, eux ?

LE SOLDAT BLESSÉ : Et puis on a été faits prisonniers. Et puis on m'a dit : si tu veux conserver la tête sur tes épaules, au lieu de la regarder comme elle roule à tes pieds, marche avec nous maintenant. On nous a dit de crier : A bas Candor, à bas Glamiss ! Et puis on a tiré sur eux, et puis on a tiré sur nous. Et j'ai reçu des balles, et puis le fer dans la hanche, là, et puis je ne sais plus, je suis tombé. Et puis je me suis réveillé et la bataille continuait dans le lointain. Et puis il n'y avait que des masses de mourants, tout autour, alors j'ai marché comme je vous ai dit. Et j'ai mal à la jambe droite, et j'ai mal au bras gauche, le sang coule de mon flanc. Et puis voilà, je suis arrivé là... C'est tout ce que je peux dire... Et que je perds du sang. Et encore du sang.

DUNCAN : Nous ne sommes pas renseignés, avec cet idiot.

LE SOLDAT BLESSÉ, *se relevant péniblement et trébuchant* : C'est tout ce que je puis vous dire. J'en sais pas plus.

DUNCAN, à Lady Duncan, montrant le soldat : Ce déserteur.

Lady Duncan sort un poignard, elle lève le bras dans l'intention de poignarder le soldat.

LE SOLDAT BLESSÉ : Oh, Madame, je peux crever tout seul... (*Montrant vers la droite.*) Je peux crever tout seul là-bas, au pied de l'arbre, ne vous donnez donc pas la peine, faut pas vous fatiguer pour rien.

Il s'en va titubant, par la gauche.

LADY DUNCAN : Au moins, il est poli. C'est rare, pour un soldat.

On entend, venant de droite, le bruit d'un corps qui s'écroule.

DUNCAN, à l'officier : Restez là pour me défendre en cas de besoin. (*A Lady Duncan :*) Va vite, prends un cheval, va sur le front et viens me dire ce qui se passe... Ne t'approche quand même pas trop... Moi, je vais tâcher de regarder avec ma longue-vue.

Lady Duncan sort par la droite, suivie de sa suivante. Pendant que Duncan regarde dans sa longue-vue, on voit, dans le fond, Lady Duncan à cheval, puis Duncan range sa longue-vue.

Pendant ce temps, l'officier sort son épée et regarde, menaçant, de tous les côtés. Puis Duncan sort par la droite, suivi de l'officier portant le fauteuil.



Décor : Près du champ de bataille.

On entend, venant du front, de la coulisse gauche et de la coulisse droite, les cris : « Victoire, victoire, victoire!... »

(On entendra ce mot répété, modulé, orchestré, jusqu'à la fin de la scène qui suit.)

On entend de la coulisse droite le bruit du galop d'un cheval qui se rapproche. Entre vite par la gauche une ordonnance.

L'ORDONNANCE, mettant sa main au front, en visière : Qu'est-ce que ce cheval qui galope? Il a l'air d'approcher. Mais oui, il vient vers nous, à toute allure.

BANCO, entrant par la gauche, met sa main en visière : Que veut ce cavalier qui approche si vite sur ce magnifique étalon? Ça doit être un messager.

L'ORDONNANCE : Ce n'est pas un cavalier, c'est une cavalière!

Hennissements; le galop s'arrête. Lady Duncan fait son apparition, une cravache à la main.

BANCO : Mais, c'est Son Altesse, l'archiduchesse, l'archiduchesse! Je salue humblement Votre Altesse. (*Il fait une révérence puis, à genoux, il baise la main que lui tend l'archiduchesse.*) Que vient faire Votre Altesse si près du champ de bataille? Nous sommes très heureux et très fiers de l'intérêt que Votre Altesse porte à nos bagarres. Mais nous qui ne craignons rien, nous avons peur pour Votre Altesse.

LADY DUNCAN : C'est Duncan qui m'envoie aux nouvelles. Il veut savoir où vous en êtes et si vous avez gagné la guerre.

BANCO : Je comprends votre impatience. Nous avons gagné.

LADY DUNCAN : Bravo! Relevez-vous, mon cher Macbett.

BANCO : Je ne suis pas Macbett, je suis Banco.

LADY DUNCAN : Excusez-moi. Relevez-vous, mon cher Banco.

BANCO, *se relevant* : Merci, Madame. (*A l'ordonnance :*) Que fais-tu là à nous regarder comme un veau? Fous-moi le camp, maudit, merde, crétin!

L'ORDONNANCE : Entendu, mon général.

L'ordonnance disparaît.

BANCO : Que Votre Majesté m'excuse de m'entendre parler comme un soudard.

LADY DUNCAN : Vous êtes tout excusé, Banco. C'est tout à fait normal en temps de guerre. Les gens sont plus nerveux qu'en temps de paix, forcément, le principal c'est de gagner. Si quelques gros mots peuvent vous y aider, tant mieux. Avez-vous capturé le baron de Candor?

BANCO : Bien entendu.

LADY DUNCAN : Et le baron de Glamiss?

VOIX DE MACBETT, *venant de la gauche* : Banco! Banco! Où es-tu? A qui parles-tu?

BANCO : A Son Altesse, Lady Duncan, envoyée par l'archiduc lui-même pour des renseignements. (*A l'archiduchesse :*) Macbett vous renseignera lui-même sur le sort de Glamiss.

VOIX DE MACBETT : J'arrive dans un instant.

BANCO, *à Lady Duncan* : Madame, je vous laisse à Macbett qui vous dira le sort réservé à nos prisonniers et qui vous donnera tous les détails qu'il vous faut.

VOIX DE MACBETT, *tout près* : J'arrive.

BANCO : Que Votre Altesse m'excuse, je vais donner à manger à mes hommes. Un bon général est la maman de ses soldats.

Il sort à gauche.

VOIX DE MACBETT, *encore plus rapprochée* : Me voici! Me voici!

Entre Macbett par la gauche.

MACBETT *salue Lady Duncan* : Madame, nous avons bien servi notre Souverain bien-aimé. Candor est entre nos mains, Glamiss est poursuivi dans la montagne voisine que vous voyez au loin. Il est encerclé. Il ne peut plus nous échapper.

LADY DUNCAN : Vous êtes bien le général Macbett?

MACBETT, *faisant la révérence* : Votre serviteur, à vos ordres, Altesse.

LADY DUNCAN : Le souvenir que je gardais de votre image était différent. Vous ne vous ressemblez pas tellement.

MACBETT : Quand je suis fatigué, mes traits changent et, en effet, je ne ressemble plus à moi-même. On me prend pour mon propre sosie. Quelquefois pour celui de Banco.

LADY DUNCAN, *à Macbett* : Vous devez vous fatiguer souvent et beaucoup.

MACBETT : La guerre n'est pas un métier de tout repos. A la guerre comme à la guerre. Les risques du métier... (*Lady Duncan tend la main à Macbett, que celui-ci baise en s'agenouillant, puis se relève vite*)... il faut les courir.

LADY DUNCAN : Je cours annoncer la bonne nouvelle à l'archiduc.

VOIX DE BANCO, *en coulisse* : Tout danger est écarté.

Lady Duncan va jusqu'à l'entrée droite de la coulisse, fait un grand signal de la main, puis revient au milieu du plateau. On entend des fanfares.

LADY DUNCAN : Il arrive!

MACBETT : Son Altesse l'archiduc!

UN SOLDAT : Son Altesse l'archiduc!

VOIX DE BANCO : L'archiduc!

LADY DUNCAN : Voici l'archiduc!

TÊTE DE BANCO, *apparaissant, disparaissant* :
L'archiduc!

UN SOLDAT : L'archiduc!

MACBETT : L'archiduc!

LADY DUNCAN : Voici l'archiduc!

VOIX DE BANCO : L'archiduc!

UN SOLDAT : L'archiduc!

MACBETT : L'archiduc!

LADY DUNCAN : Voici l'archiduc!

TÊTE DE BANCO : L'archiduc!

UN SOLDAT : L'archiduc!

MACBETT : L'archiduc!

LADY DUNCAN : Voici l'archiduc!

*Fanfares éclatantes. On entend des ovations.
Par la droite entre Duncan. Cessation des fanfares.*

LADY DUNCAN : La bataille est finie.

MACBETT : Salut, Altesse!

TÊTE DE BANCO : Nous saluons Votre Altesse!

UN SOLDAT : Nous saluons Votre Altesse!

MACBETT : Je vous salue bien bas, Votre Altesse!

DUNCAN : Avons-nous gagné?

MACBETT : Tout danger est écarté.

DUNCAN : J'avais un poids sur le cœur. Candor a-t-il été exécuté? (*Plus fort :*) Candor a-t-il été exécuté?

MACBETT : Non, mon bon souverain. Mais il est notre prisonnier.

DUNCAN : Qu'avez-vous attendu pour le tuer?

MACBETT : Votre ordre, mon bon souverain.

DUNCAN : Je le donne. Qu'on lui coupe la tête. Et que ça saute. Qu'avez-vous fait de Glamiss? Lui avez-vous arraché les membres?

MACBETT : Non, mon bon souverain. Mais il est encerclé. On va mettre la main sur lui incessamment. Ne craignez rien, Monseigneur.

DUNCAN : Alors, maintenant, bravo et merci.

On entend des hourras de soldats et de la foule — qu'on n'aperçoit pas, à moins qu'il n'y ait des projections.

MACBETT : Nous sommes tellement heureux et fiers de vous avoir servi, mon bon souverain.

TÊTE DE BANCO, *apparaissant et disparaissant* : Nous n'avons fait que notre devoir, Monseigneur.

De nouveau, les fanfares qui, progressivement, diminuent d'intensité puis ne sont plus qu'un arrière-fond sonore.

DUNCAN : Merci, mes chers généraux. Et à vous d'abord, merci, mes valeureux soldats, braves gens du peuple, qui avez sauvé la patrie et mon trône. Beaucoup d'entre vous l'ont fait au sacrifice de leur vie. Merci, encore, à vous tous, morts et vivants, qui avez défendu mon trône... qui est aussi le vôtre.

En rentrant chez vous, que ce soit dans vos humbles villages, dans vos pauvres foyers ou dans vos tombeaux simples mais glorieux, vous serez les modèles des jeunes générations présentes et futures, mieux encore, passées, à qui vous parlerez pendant des siècles et des siècles, par la parole aussi bien que par les exemples, muets mais vivants que vous êtes, anonymes ou non, face à l'Histoire éternelle et éphémère. Votre présence — car même votre absence sera présente aux yeux de tous ceux qui contempleront votre image, visible ou non, d'Épinal —, votre présence remettra sur la bonne route que vous éclairez ceux qui, demain et après-demain, pourraient avoir la tentation de ne pas la suivre. Dès à présent, continuez comme vous l'avez fait, dans le passé, de gagner toujours aussi courageusement votre pain quotidien à la sueur de votre front, sous le soleil ardent et sous la surveillance de vos seigneurs et de vos responsables, qui vous aiment malgré vos qualités et vous estiment, grâce à vos défauts, beaucoup plus que vous ne pouvez l'imaginer. Allez.

Pendant le discours de Duncan entre à droite la suivante.

On entend un peu plus les fanfares, quelques instants, et des hourras.

MACBETT : Bravo!

UN SOLDAT : Bravo!

DUNCAN : J'ai mis les choses au point.

LADY DUNCAN : Bravo, Duncan! (*Elle applaudit.*)

Vous avez bien parlé, cette fois.

(*A la suivante :*) Vous êtes en retard, ma chère.

LA SUIVANTE : Je suis venue à pied, Madame.

Macbett et le soldat applaudissent le discours.

VOIX DE BANCO : Bravo!

DUNCAN : Ces hommes le méritaient. Mes généraux,

mes amis, désormais, partageront ma gloire. Notre noble épouse aussi. (*Sourire à Lady Duncan et baise-main.*) Vous pouvez tous être fiers. Et maintenant, justice et châtiment. Qu'on fasse venir Candor, le prisonnier. Mais où est Banco?

MACBETT : Il est avec le prisonnier.

DUNCAN : Il sera le bourreau.

MACBETT, à *part* : C'est à moi que cet honneur aurait dû revenir.

DUNCAN, au *soldat* : Qu'il vienne, avec le rebelle. Va le chercher.

Le soldat sort par la gauche, au même moment entrent par la droite Candor et Banco. Celui-ci met une cagoule et revêt le haut de son corps d'un chandail rouge, il aura une hache à la main.

Candor a des menottes aux poignets.

DUNCAN, à *Candor* : Tu vas payer le prix de ta révolte.

CANDOR : Ce sera cher! Je ne me fais pas d'illusions. Hélas, que n'ai-je gagné la guerre! La raison du vainqueur est toujours la meilleure. Vae victis! (*A Macbett :*) Si tu avais combattu pour moi, tu aurais été récompensé. Je t'aurais fait duc, Macbett. Et toi, Banco, je t'aurais fait duc aussi. Vous auriez été gavés de richesses et d'honneurs tous les deux.

DUNCAN, à *Candor* : Ne t'inquiète pas. Macbett sera baron de Candor, il héritera de toutes tes terres, et, s'il en veut, de ta femme et de ta fille.

MACBETT, à *Duncan* : Je vous suis fidèle, Seigneur. Je ne suis que fidélité. Je suis né fidèle à votre personne comme le cheval ou le chien naissent fidèles à leurs maîtres.

DUNCAN, à *Banco* : Ne t'inquiète pas non plus et ne sois pas jaloux. Une fois Glamiss pris, une fois étêté, c'est toi qui seras baron de Glamiss, héritier de tous ses biens.

MACBETT, à *Duncan* : Je vous remercie, Monseigneur.

BANCO, à *Duncan* : Je vous remercie, Monseigneur.

MACBETT, à *Duncan* : Nous vous aurions été fidèles.

BANCO, à *Duncan* : Nous vous aurions été fidèles...

MACBETT : Même sans la récompense.

BANCO : Même sans la récompense.

MACBETT : Vous servir nous suffit.

BANCO : Vous servir nous suffit.

MACBETT : Mais votre générosité comble notre rapacité.

BANCO : Nous vous remercions de toute notre âme...

MACBETT et BANCO, *en même temps, l'un sortant son épée, l'autre brandissant sa hache* : ...de toute notre âme qui se ferait damner pour Votre Gracieuse Altesse.

De droite à gauche, un homme traverse le plateau.

L'HOMME : Marchand d'habits, chiffons! Marchand d'habits, chiffons!

DUNCAN, à *Candor* : Tu vois combien ces hommes me sont dévoués?

MACBETT et BANCO, à *Duncan* : C'est parce que vous êtes un bon souverain, juste et généreux.

LE CHIFFONNIER : ...chand d'habits, chiffons!...

Il sort par la gauche.

(L'épisode du chiffonnier, annulé ou gardé, au choix du metteur en scène.)

Au moment même où celui-ci sort, arrive un serviteur qui apporte des fauteuils pour Duncan et Lady Duncan et les autres.

Pendant toute l'action qui suit, aidé par la suivante il apportera d'abord une serviette, une cuvette et un savon, ou bien de l'eau de Cologne

simplement, pour Lady Duncan, qui se lavera les mains d'une façon très appuyée, comme pour enlever une tache, par exemple, mais elle doit faire cela d'une façon un peu mécanique, un peu distraite.

Puis le même serviteur apportera une table et un service à thé et servira, bien entendu, des tasses de thé aux personnages présents.

Tandis que, par l'éclairage, on voit apparaître une guillotine, puis toute une série de très nombreuses guillotines.

DUNCAN, à Candor : As-tu quelque chose à dire ? Nous t'écoutons.

Tous s'installent pour écouter et regarder.

LE SERVITEUR, à Lady Duncan : Le thé est servi, Madame.

CANDOR : Si j'avais été plus fort, j'aurais été votre souverain sacré. Vaincu, je ne suis qu'un lâche et un traître. Que n'ai-je gagné cette bataille ! C'est que l'Histoire, dans sa marche, ne l'a pas voulu. C'est l'Histoire qui a raison, objectivement. Je ne suis qu'un déchet historique. Au moins, que mon sort serve d'exemple à tous et à la postérité. Ne suivez jamais que les plus forts. Comment savoir qui est le plus fort, avant la bataille ? Que la plupart ne fassent pas de bataille. Que d'autres ne suivent que les gagnants. La logique des événements est seule valable. Il ne peut y avoir d'autre raison que la raison historique. Il n'y a aucune transcendance qui puisse l'infirmier. Je suis coupable. Notre révolte était cependant nécessaire, pour prouver à quel point j'étais criminel. Je suis heureux de mourir. Ma vie ne compte pas. Que mon corps et celui de tous ceux qui m'ont suivi servent à engraisser les champs, à faire pousser le blé, pour les moissons de l'avenir. Je suis l'exemple de ce qu'il ne faut pas faire.

DUNCAN, *d'une voix douce à Lady Duncan* : Ce discours est trop long; Madame, ne vous ennuyez-vous pas? Sans doute êtes-vous impatiente de voir la suite? Non, non, il n'y aura pas de torture, de la mise à mort seulement. Cela vous déçoit? Je vous ai réservé une surprise, chérie. Le spectacle sera plus copieux que vous ne le pensez. (*A tous* :) Il est juste que les soldats qui ont servi Candor soient exécutés à sa suite. Ils ne sont pas très nombreux : cent trente-sept mille, ce n'est ni trop ni trop peu. Dépêchons-nous, il faut tout de même en finir avant la fin de la nuit. (*On voit dans le fond un grand soleil rouge qui descend lentement se coucher. Il frappe dans ses mains.*) Allez-y. Exécutez.

CANDOR : Vive l'archiduc!

Banco lui aura déjà mis la tête sous le couperet de la guillotine. Pour ce faire, il a jeté la hache.

Les uns après les autres — en fait les mêmes comédiens — passant et repassant rapidement, dans le fond, les soldats de Candor se font couper la tête sous la guillotine.

L'échafaud et la guillotine auront pu apparaître tout de suite après l'ordre d'exécution donné par Duncan. Tandis que les têtes tombent et que Banco, pressant sur le bouton, dit :

BANCO : Allez, vite, vite, vite!

Après chaque « vite! » le couperet tombe. Têtes dans le panier.

DUNCAN, à Macbett : Veuillez vous asseoir, cher ami, auprès de ma noble épouse.

Macbett s'assoit aux côtés de Lady Duncan, mais il faut qu'ils soient, Lady Duncan et lui-même, bien en vue, afin que ce qui va se passer soit facilement suivi par les spectateurs.

Lady Duncan peut, par exemple, ainsi que les autres personnages, être face à la salle et avoir, derrière, la guillotine. Rien n'empêche qu'elle ait l'air de suivre les exécutions. Elle compte.

Pendant tout ce jeu, le serviteur sert encore une tasse de thé à l'un ou à l'autre des personnages, offre de petits gâteaux, etc., toujours aidé par la suivante.

MACBETT : Je suis ému, Madame, d'être si près de vous.

LADY DUNCAN, *tout en comptant* : Quatre, cinq, six, sept, dix-sept, vingt-trois, trente-trois, trente-trois, ah ! Je crois que j'en ai sauté un.

Elle continue de compter tout en faisant du pied à Macbett et du coude, d'abord d'une façon discrète, puis d'une façon de plus en plus visible, jusqu'à en devenir excessive, grossièrement indécente.

Macbett s'écarte un peu, plutôt gêné et confus au début, puis cédant, se laissant faire avec un mélange de plaisir et de timidité, déjà complice.

DUNCAN, à Macbett : Pour parler affaire, il faut bien qu'on en parle, je vous fais baron de Candor, votre camarade, Banco, sera baron de Glamiss lorsque Glamiss, à son tour, aura été exécuté.

LADY DUNCAN, *continuant son jeu* : Cent dix-sept... cent dix-huit, quel spectacle émouvant !

MACBETT : Je suis reconnaissant à Votre Altesse, Monseigneur.

LADY DUNCAN : Trois cents, c'est vertigineux. Neuf mille trois cents.

DUNCAN, à Macbett : Mais entendons-nous bien.

MACBETT, *en s'écartant légèrement de Lady Duncan qui continue son jeu avec Macbett, le pressant de plus en plus, lui mettant la main au genou* : Je suis tout oreilles, Monseigneur.

DUNCAN : Je garde la moitié des terres de Candor, comme je garderai la moitié des terres de Glamiss, pour les rattacher au domaine de la couronne.

LADY DUNCAN : Vingt mille.

BANCO, *continuant son travail de guillotineur* : Je remercie Votre Altesse.

DUNCAN, à *Macbett* : Vous aurez tous les deux encore quelques obligations, services, impôts, à nous payer.

Sort en courant un officier par la droite qui s'arrête au milieu du plateau.

L'OFFICIER : Glamiss s'est évadé!

DUNCAN : Nous préciserons tout cela par la suite.

L'OFFICIER : Monseigneur, Glamiss s'est évadé.

DUNCAN, à *l'officier* : Que dis-tu?

L'OFFICIER : Glamiss s'est évadé! Une partie de son armée a pu le rejoindre.

Banco s'arrête dans son travail, s'approche. Les autres personnages se lèvent en sursaut.

BANCO : Comment a-t-il pu s'enfuir? Il était encerclé. Il était prisonnier. Il y a eu des complicités.

DUNCAN : Zut!

LADY DUNCAN, *tout en continuant cependant de se presser contre Macbett* : Zut!

MACBETT : Zut!

DUNCAN, à *Banco* : Que ce soit votre faute ou la faute de vos subordonnés, vous ne serez pas baron de Glamiss, ni possesseur de la moitié de ses terres, avant que vous ne m'amenez Glamiss, mort ou vif, pieds et poings liés. (*Se tournant vers l'officier* :) Tu auras la tête tranchée pour nous avoir annoncé une nouvelle aussi désastreuse.

L'OFFICIER : Je n'y suis pour rien.

Un soldat apparaît qui traîne l'officier vers le

fond du plateau, où il y a la guillotine. L'officier crie. On lui coupe la tête.

Duncan sort, en musique. Lady Duncan fait encore une fois de l'œil et du pied à Macbett.

La suivante sort également.

Duncan réapparaît, tandis que la musique cesse. A Lady Duncan, qui se retirait à reculons, en envoyant des baisers à Macbett.

DUNCAN : Ne traînez pas, Madame.

Il l'attrape par le col et l'emmène.

LADY DUNCAN : J'aurais voulu voir la suite.

VOIX DE DUNCAN, à Banco : Il me faut Glamiss d'ici demain.

Musique.

BANCO, se dirigeant vers Macbett : C'est à refaire. Ça alors... Quelle catastrophe!

MACBETT : Ça alors, quelle catastrophe!

BANCO : Ça alors, quelle catastrophe!

MACBETT : Ça alors, quelle catastrophe!



Bruit du vent et de la tempête.

Le plateau est sombre ou dans la pénombre. On s'arrangera pour que l'on ne distingue que le visage de Macbett et, plus tard seulement, celui de la première sorcière, puis de la deuxième.

Entrent Banco et Macbett.

MACBETT : Quelle tempête, Banco! C'est effrayant. On dirait que les arbres voudraient s'arracher à la terre, avec leurs racines. Pourvu qu'ils ne tombent pas sur nos têtes.

BANCO : L'auberge la plus proche est à dix kilomètres. Et nous n'avons pas de cheval.

MACBETT : La manie de la promenade à pied nous a entraînés trop loin.

BANCO : Et nous voilà surpris par l'orage.

MACBETT : Nous ne sommes pourtant pas là pour parler de la pluie et du mauvais temps.

BANCO : Je vais voir s'il ne passe pas sur la route un char, couvert d'une bâche, qui pourrait nous prendre.

MACBETT : Je vous attends ici.

Banco s'en va.

PREMIÈRE SORCIÈRE : Salut Macbett, baron de Candor!

MACBETT : Vous m'avez fait peur. Je ne savais pas qu'il y avait quelqu'un là. Ce n'est qu'une vieille femme. Elle m'a l'air d'une sorcière. (*A la sorcière :*) Comment sais-tu déjà que je suis baron de Candor? La rumeur publique a-t-elle déjà rejoint le frémissement de la forêt? Le vent et la tempête se sont-ils faits l'écho de cette nouvelle?

DEUXIÈME SORCIÈRE, à Macbett : Salut, Macbett, baron de Glamiss!

MACBETT : Baron de Glamiss? Glamiss n'est pas mort. Et c'est à Banco que Duncan a promis son titre et ses terres. (*S'apercevant que c'est une autre sorcière qui lui a parlé.*) Tiens, en voilà une autre...

PREMIÈRE SORCIÈRE : Glamiss est mort. Il vient de se noyer, avec son cheval, emporté par la crue.

MACBETT : Qu'est-ce que c'est que cette mauvaise plaisanterie? Je vais vous faire couper la langue à toutes les deux, vieilles sorcières que vous êtes, vieilles jumelles!

PREMIÈRE SORCIÈRE : Chevalier Macbett, Duncan est trop mécontent de Banco, qui a laissé échapper Glamiss.

MACBETT : Comment le savez-vous?

DEUXIÈME SORCIÈRE : Il veut profiter de cette faute. Il te donne le titre qu'il avait promis à Banco, mais toutes les terres reviendront au trône.

MACBETT : Duncan est loyal. Ce qu'il a promis, il le tient.

PREMIÈRE SORCIÈRE : Tu seras archiduc, souverain de ce pays.

MACBETT : Tu mens. Je n'ai pas d'ambition. Ou plutôt je n'en ai qu'une : servir mon souverain.

PREMIÈRE SORCIÈRE : Tu seras toi-même le souverain. Tu es prédestiné. Je vois l'étoile à ton front.

MACBETT : D'abord, ce n'est pas possible. Duncan a un fils, Macol, qui fait ses études à Carthage. C'est l'héritier naturel et légitime du trône.

DEUXIÈME SORCIÈRE : Il en a même un autre, qui est en train de terminer son diplôme supérieur à Raguse, où il a étudié l'économie et la science de la navigation. Et qui s'appelle Donalban.

MACBETT : Je n'ai jamais entendu parler de Donalban.

PREMIÈRE SORCIÈRE, à Macbett : Ne retiens pas son nom, chevalier Macbett, ce n'est pas la peine, il ne sera plus question de lui par la suite. (*A la deuxième sorcière :*) Ce n'est pas la navigation qu'il a étudiée, mais les sciences commerciales, parmi lesquelles, bien entendu, le commerce maritime.

MACBETT, aux sorcières : Balivernes que tout ceci. (*Il sort son épée :*) Périssiez, sorcières! (*Il brandit son arme, la fait tournoyer, lance des coups dans le vide. On entend rire les sorcières, de leurs voix effrayantes, évidemment.*) Démoniaques créatures! (*Elles ont disparu.*) Les ai-je bien vues, bien entendues? Elles sont devenues la pluie et l'orage. Elles sont devenues les racines des arbres.

VOIX DE LA PREMIÈRE SORCIÈRE, mais cette fois c'est une voix harmonieuse de femme : Je ne suis pas le vent. Je ne suis pas le rêve, Macbett, beau chevalier,

Je te reverrai bientôt. Tu connaîtras mon pouvoir et mon charme.

MACBETT : Ça alors... ça alors... (*Il continue de faire deux ou trois moulinets, il s'arrête.*) Quelle est cette voix qu'il me semble reconnaître? O voix, as-tu un corps? As-tu un visage? Où es-tu?

LA VOIX, *mélodieuse* : Je suis tout près, je suis tout près. Et je suis loin. Au revoir, Macbett.

MACBETT : Je frémis. Est-ce le froid? Est-ce la pluie qui me pénètre? Est-ce la peur? Est-ce l'horreur? Ou bien est-ce la nostalgie mystérieuse que cette voix réveille en moi? Suis-je déjà envoûté? (*Changeant de ton.*) Mais ce n'était que d'affreuses sorcières. (*Changeant de nouveau de ton.*) Banco! Banco! Mais où est-il, celui-là? As-tu trouvé la charrette? Où es-tu? Banco! Banco!

Il sort par la droite.

Quelques instants la scène est vide. Tempête, toujours.

PREMIÈRE SORCIÈRE, *à la deuxième sorcière* : Voici Banco qui arrive.

DEUXIÈME SORCIÈRE : Quand Macbett et Banco ne sont pas ensemble, ils sont toujours l'un à la suite de l'autre. Ou bien ils se cherchent.

La première sorcière, sans sortir de scène, se cache à la droite du plateau. La deuxième sorcière se cache également à la gauche.

Banco apparaît par le fond.

BANCO : Macbett! Macbett! (*Il fait mine de chercher Macbett.*) Macbett! J'ai trouvé le véhicule! (*À lui-même :*) Je suis tout trempé. Heureusement, il pleut moins fort.

On entend, dans le lointain, une voix qui appelle :

LA VOIX : Banco!

BANCO : Il m'a semblé qu'il m'appelait. Il aurait dû attendre ici. Il a perdu patience.

LA VOIX : Banco! Banco!

BANCO : Je suis là, Macbett! Où es-tu?

LA VOIX, *plus proche, venant de droite* : Banco!
Banco!

BANCO : Je viens, mais où es-tu?

Il court vers la droite.

AUTRE VOIX, *transformée, venant de la gauche* :
Banco!

BANCO, *se précipitant vers la gauche* : Où es-tu?
Dirige-moi!

VOIX DE LA PREMIÈRE SORCIÈRE : Banco!

BANCO : Est-ce bien Macbett qui appelle?

VOIX DE LA DEUXIÈME SORCIÈRE : Banco!

BANCO : Ce n'est pas la voix de Macbett.

Les deux sorcières, en sorcières, sortent en même temps de leur cachette, s'approchent très près de Banco, à droite et à gauche.

BANCO : Que veut dire cette farce?

PREMIÈRE SORCIÈRE : Salut, chevalier Banco, compagnon de Macbett!

DEUXIÈME SORCIÈRE : Salut, général Banco!

BANCO : Qui êtes-vous? Hideuses créatures... que me voulez-vous? Si vous n'aviez pas l'air d'être des sortes de femmes, vous contempleriez déjà votre tête gisant à vos pieds, sous vos yeux, pour vous être moquées de moi.

PREMIÈRE SORCIÈRE : Ne vous fâchez pas, général Banco.

BANCO : Comment savez-vous mon nom?

DEUXIÈME SORCIÈRE : Salut, Banco, qui ne seras pas baron de Glamiss!

BANCO : Comment savez-vous que je devais l'être? Comment savez-vous que je ne le serai pas? La rumeur publique a-t-elle déjà rejoint le frémissement de la forêt? Le vent et la tempête se sont-ils faits l'écho des paroles de Duncan? Et comment êtes-vous sûres de connaître ses intentions, dont il n'a fait part à quiconque? Et puis je ne peux être baron de Glamiss, car Glamiss est encore vivant.

PREMIÈRE SORCIÈRE : Glamiss vient de se noyer avec son cheval, emporté par la crue.

BANCO : Quelle est cette mauvaise plaisanterie? Je vais vous couper la langue à toutes les deux, vieilles sorcières que vous êtes, sans doute, vieilles jumelles!

DEUXIÈME SORCIÈRE : Chevalier Banco, Duncan est mécontent de toi, qui as laissé échapper Glamiss.

BANCO : Comment le savez-vous?

PREMIÈRE SORCIÈRE : Il veut profiter de ta faute pour s'enrichir davantage. Il donnera le titre de baron de Glamiss à Macbett, mais toutes les terres reviendront au trône.

BANCO : Rien que le titre m'honorerait. Pourquoi Duncan voudrait-il m'en priver? Non, Duncan est loyal. Ce qu'il a promis, il le tient. Pourquoi donnerait-il le titre à Macbett? Pourquoi me punirait-il? Pourquoi Macbett aurait-il toutes les faveurs et tous les privilèges?

DEUXIÈME SORCIÈRE : Macbett est ton rival, ton rival heureux.

BANCO : Il est mon compagnon. Il est mon ami. Il est mon frère. Il est loyal.

LES DEUX SORCIÈRES, *s'éloignant un peu et sautant* : Il dit qu'il est loyal, il dit qu'il est loyal!

Elles rient.

BANCO, *sortant son épée* : Je comprends qui vous êtes, monstrueuses créatures! Vieilles sorcières im-

mondes! Vous êtes des espionnes envoyées par les ennemis de Duncan, notre cher et loyal souverain!

Il essaye de pourfendre les deux sorcières, qui lui échappent et disparaissent en courant, la première à gauche, la deuxième à droite.

PREMIÈRE SORCIÈRE, *avant de disparaître* : C'est Macbett, qui sera souverain! Il prendra la place de Duncan!

DEUXIÈME SORCIÈRE : Il montera sur son trône.

Elle disparaît.

Banco, brandissant son épée, essaye de les pourfendre en courant vers la droite et vers la gauche du plateau.

BANCO : Où êtes-vous, maudites clochardes? Démoniaques créatures! (*Il se met au milieu du plateau et rengaine son épée.*) Les ai-je bien vues, bien entendues? Elles sont devenues la pluie et l'orage. Elles sont devenues les racines des arbres. N'était-ce qu'une hallucination? Macbett! Macbett!

VOIX DE LA DEUXIÈME SORCIÈRE : Banco, écoute-moi, écoute-moi. (*La voix de la sorcière devient fraîche et mélodieuse.*) Écoute-moi bien : tu ne seras pas souverain. Mais tu seras plus grand que Macbett. Plus grand que Macbett. Tu seras l'ancêtre d'une lignée de princes qui régneront mille ans sur notre pays. Tu seras plus grand que Macbett, père, grand-père, aïeul de rois.

BANCO : Ça alors... ça alors... (*Il continue de faire deux ou trois moulinets, il s'arrête.*) Quelle est cette voix qu'il me semble reconnaître? O voix, as-tu un corps? As-tu un visage? Où es-tu?

LA VOIX : Je suis tout près et je suis loin. Mais tu me reverras. Tu connaîtras mon pouvoir et mon charme. A bientôt, Banco!

BANCO : Je frémis. Est-ce le froid? Est-ce la pluie

qui me pénètre? Est-ce la peur? Est-ce l'horreur? Quelle est cette nostalgie mystérieuse que cette voix réveille en moi?... que cette voix me rappelle? Suis-je déjà envoûté? (*Changeant de ton.*) Mais ce n'était que d'affreuses sorcières. Des espionnes, des intrigantes, des menteuses. Père de rois, moi? Quand notre souverain bien-aimé a des fils? Macol, qui fait ses études à Carthage, héritier naturel et légitime du trône? Et aussi Donalban qui vient de terminer un diplôme de hautes études commerciales à Raguse? Sornettes que tout cela. N'y pensons plus...

On entend, à gauche, la voix de Macbett.

VOIX DE MACBETT : Banco! Banco!

BANCO : C'est la voix de Macbett! Macbett, ah, voilà Macbett!

VOIX DE MACBETT : Banco!

BANCO : Macbett!

Il se précipite vers la gauche, par où vient la voix de Macbett.

Un certain temps la scène est vide.

La lumière change, progressivement, envahit le plateau. On voit s'agrandir, dans le fond, une sorte de lune énorme, très lumineuse, entourée de grandes étoiles. Il serait bien de voir aussi une Voie lactée, comme une grande grappe de raisin.

Le décor se précisera et s'élargira avec l'action. Ce n'est que petit à petit qu'on pourra voir, dans le fond, se profiler la tour d'un château, au milieu de laquelle nous pourrions voir une petite fenêtre éclairée. Il est important que les décors jouent avec ou sans les personnages.

(Ce qui suit sera gardé ou supprimé :)

Passe de droite à gauche Duncan, qui traverse la scène sans parler.

Lady Duncan apparaît, dès que l'archiduc disparaît à gauche, et traverse la scène dans le même sens. Elle disparaît.

Macbett traverse la scène, sans parler, en sens inverse. Un officier traverse le plateau de droite à gauche, sans rien dire.

Toujours de droite à gauche, Banco traverse la scène sans rien dire.

Une femme traverse lentement la scène, en sens contraire, sans parler. (Je suis d'avis que l'on garde la femme au moins.)

Scène vide un certain temps. Banco entre par le fond.

BANCO : Ça ne se passera pas comme ça. La sorcière a dit la vérité. D'où a-t-elle tenu la nouvelle? Qui peut la renseigner à la cour? Et si vite? Ou bien a-t-elle des pouvoirs surnaturels? Au moins, inhabituels? Aurait-elle trouvé le moyen de capter les vibrations des ondes? Aurait-elle découvert la voie rapide dont parlent certains mythes et qui permet de relier, dans l'instant, celui qui parle à celui qui écoute? Aurait-elle inventé les miroirs qui reflètent des images et des figures lointaines, comme si elles étaient là, comme si elles nous parlaient, à deux mètres devant nous? A-t-elle des lunettes qui savent diriger la vue à des centaines ou des milliers de lieues pour capter les images et nous les apporter vivantes? A-t-elle des instruments qui amplifient l'ouïe en lui donnant une acuité insoupçonnable? Un officier de l'archiduc vient de m'apporter l'annonce de la mort de Glamiss, ainsi que celle de ma dépossession. Macbett aurait-il intrigué pour obtenir ce titre? Cet ami loyal, ce compagnon de lutte ne serait-il qu'un fourbe? Duncan serait-il si ingrat, au point de mépriser mes efforts et les risques que j'ai pris, les périls que j'ai affrontés pour le défendre et le sauver?

Dois-je ne faire confiance à personne et me méfier de mon frère? De mon chien le plus fidèle et du vin que je bois? De l'air que je respire? Non, non. Je connais trop Macbett pour ne pas être sûr de sa loyauté et de sa vertu. La décision de Duncan est assurément de Duncan lui-même. Elle ne lui a été inspirée par personne. Elle le démasque. Mais Macbett ne doit pas encore le savoir. Quand il saura, il refusera. (*Il se dirige vers la gauche, puis revient au milieu du plateau.*) Elles ont vu dans les espaces, ces monstrueuses filles du diable. Peuvent-elles voir dans l'avenir? Elles m'ont prédit que je serai l'ancêtre de toute une lignée de rois. Cela est étrange et incroyable. Je voudrais que les sorcières m'en disent davantage. Peut-être savent-elles vraiment? Je voudrais bien les voir. Je ne les vois pas. Elles étaient là, pourtant.

Il sort par la gauche.

Macbett entre par la droite. Avant l'entrée de Macbett, on entend ce dernier crier :

VOIX DE MACBETT : Banco! Banco! (*Il s'avance, il appelle une fois, deux fois :*) Banco!

MACBETT : Où a-t-il bien pu se fourrer, l'animal? On m'avait pourtant signalé sa présence dans les parages. J'aurais voulu lui parler. Un envoyé de l'archiduc m'a appelé à la cour. Le souverain m'a appris que Glamiss était mort et que j'héritais de son titre, sans les terres. Ce que m'ont dit les sorcières se vérifie. J'ai essayé de dire à Duncan que je ne voudrais pas qu'il dépossédât Banco en ma faveur. J'ai essayé de lui dire que nous étions de trop bons amis et que Banco n'a pas démerité, qu'il a bien servi son souverain. Il n'a rien voulu entendre. Si j'accepte ce titre, je risque de perdre l'amitié de mon cher compagnon Banco. Si je refuse, je déplaïs à l'archiduc. Ai-je le droit de lui désobéir? Je ne

désobéis pas quand il m'envoie à la guerre, je ne peux désobéir quand il me récompense. Ce serait l'humilier. Je dois expliquer à Banco... en somme baron de Glamiss, ce n'est qu'un titre, ce n'est pas de la fortune, puisque Duncan rattache les terres de Glamiss à la couronne. En vérité, je veux voir Banco et je voudrais en même temps attendre un peu. Ma situation est difficile. Comment les sorcières ont-elles pu savoir? Les choses qu'elles ont encore prédites s'accompliront-elles? Cela me semble impossible. Je voudrais bien savoir quelle est la logique de leurs prédictions. Comment expliquent-elles les enchaînements des causes et des effets qui me conduiraient sur le trône? Je voudrais bien savoir ce qu'elles en disent. En somme, c'est pour me moquer d'elles.

Il sort par la gauche.

Quelques instants, la scène est vide.

Un chasseur de papillons, son épousette à la main, vêtu d'un costume clair, coiffé d'un canotier, entre par la gauche. Il a une petite moustache noire, il porte des lorgnons, il court après un ou deux papillons et sort à droite, en courant après un troisième.

Banco entre par la droite.

BANCO : Où sont-elles ces sorcières? Elles m'ont prédit la mort de Glamiss : cela s'est vérifié. Elles m'ont prédit que je serai dépossédé du titre de baron de Glamiss, qui me revient de droit. Elles m'ont prédit que je serai l'ancêtre de toute une lignée de princes et de rois. Comment les sorcières ont-elles pu savoir? Ce qu'elles ont prédit sur l'avenir de ma race s'accomplira-t-il comme le reste? Je voudrais bien savoir quelle est la logique de leurs prédictions. Comment expliquent-elles l'enchaînement des causes et des effets qui conduiraient ma postérité sur le

trône? Je voudrais bien savoir ce qu'elles en disent. En somme, c'est pour me moquer d'elles.

Il sort par la gauche.

Scène vide quelques instants. Entre Macbett par la gauche. La première sorcière, que l'on n'a pas vue entrer, se tenait cachée côté droit.

LA SORCIÈRE, d'une voix rauque, s'adresse à Macbett :
Macbett, tu voulais me voir.

L'éclairage fait que la sorcière apparaît. Elle est habillée en sorcière, elle est voûtée, elle a une voix âpre. Elle s'appuie sur une grande canne. Elle a des cheveux blancs, sales, mal peignés.

Je te salue, Macbett.

MACBETT, sursautant et mettant instinctivement la main sur la garde de son épée : Tu étais là, maudite.

LA SORCIÈRE : J'ai répondu à ton appel.

MACBETT : Je n'ai jamais eu peur sur un champ de bataille. Je ne crains aucun as de la chevalerie. Les boulets se sont abattus près de moi. J'ai traversé des forêts en flammes. Du bateau amiral qui coulait, je me suis jeté dans la mer parmi des requins, dont j'ai tailladé les gorges tout en nageant, et je n'ai pas eu peur. Mais dès que j'aperçois l'ombre de cette femme ou que je l'entends s'adresser à moi, mes cheveux se hérissent sur la tête. On dirait qu'une odeur de soufre se répand et si je mets la main sur mon épée, c'est parce qu'elle est plus qu'une arme, elle est une croix. (*A la sorcière.*) Tu as deviné que je voulais te voir.

La sorcière est suivie de la deuxième sorcière, qui apparaîtra derrière la première au cours des répliques qui vont suivre. La deuxième sorcière pas très loin de la première, mais tout de même

il faut qu'il y ait un certain décalage entre les lieux d'apparition de l'une et de l'autre.

Ainsi la deuxième sorcière devra se mouvoir lentement de la gauche vers la droite, pour arriver jusqu'au centre lumineux derrière la première.

L'apparition de la première sorcière aura dû se faire subitement, le projecteur étant braqué sur elle pour la sortir de l'obscurité.

L'autre, avant de faire les quelques pas pour arriver auprès des autres personnages, devra apparaître : on apercevra d'abord sa tête, ensuite les épaules, le reste du corps et son bâton. Son ombre, agrandie par les effets de la lumière, sera projetée sur le décor du fond.

PREMIÈRE SORCIÈRE, à Macbett : Je t'ai entendu. J'écoute les pensées aussi bien que je les lis. Je sais ce que tu penses maintenant, tout ce que tu viens de penser à voix basse. Tu voulais croire que c'est pour rire que tu tenais à me rencontrer. Tu t'es avoué à toi-même que tu avais peur. Du courage, par le diable ! grand capitaine. Que veux-tu que je t'apprenne ?

MACBETT : Tu dois le savoir mieux que moi, d'après ce que tu dis.

PREMIÈRE SORCIÈRE : Il y a des choses que je connais, mais je ne connais pas tout. Même notre savoir est limité. Mais je lis suffisamment en toi pour comprendre que l'ambition vient de naître dans ton cœur à ton insu et malgré toutes les explications que tu peux te donner, et qui sont fausses, et qui ne sont que des masques.

MACBETT : Je ne désire qu'une chose, servir mon souverain.

PREMIÈRE SORCIÈRE : Quelle farce que tu te joues à toi-même!

MACBETT : Tu veux me faire croire que je suis un autre que moi-même, tu ne réussiras pas.

PREMIÈRE SORCIÈRE : Si tu ne lui étais pas utile, il voudrait ta mort.

MACBETT : Il est maître de ma vie.

PREMIÈRE SORCIÈRE : Tu n'es que son instrument. Tu as bien vu comme il t'a fait combattre Candor et Glamiss.

MACBETT : Il avait raison, c'était des rebelles.

PREMIÈRE SORCIÈRE : Il a pris toutes les terres de Glamiss, la moitié de celles de Candor.

MACBETT : Tout appartient au souverain. Le souverain et tout ce qu'il a nous appartient également. Il gère pour tous.

PREMIÈRE SORCIÈRE : Il fait tenir la comptabilité par ses serviteurs.

DEUXIÈME SORCIÈRE : Hi, hi, hi, hi!

MACBETT *aperçoit la deuxième sorcière* : D'où sort-elle, celle-là?

PREMIÈRE SORCIÈRE : Il ne sait pas tenir une cognée. Il ne sait pas se servir d'une faux.

MACBETT : Qu'est-ce que tu en sais?

PREMIÈRE SORCIÈRE : Il envoie au combat, mais ne sait pas combattre.

DEUXIÈME SORCIÈRE : Il aurait trop peur.

PREMIÈRE SORCIÈRE : Il sait prendre les femmes des autres.

DEUXIÈME SORCIÈRE : Font-elles partie aussi du domaine public, c'est-à-dire celui du prince?

PREMIÈRE SORCIÈRE : Il ne sait pas servir mais il sait se faire servir.

MACBETT : Je ne suis pas venu pour entendre vos mensonges et vos calomnies.

PREMIÈRE SORCIÈRE : Si nous ne savons pas autre chose, pourquoi es-tu venu à ma rencontre?

MACBETT : Je me le demande. C'est une erreur.

PREMIÈRE SORCIÈRE : Alors, va-t'en, Macbett...

DEUXIÈME SORCIÈRE : Si cela ne t'intéresse pas...

PREMIÈRE SORCIÈRE : Je vois que tu hésites, je vois que tu restes.

DEUXIÈME SORCIÈRE : Si cela t'arrange mieux...

PREMIÈRE SORCIÈRE : Si c'est plus facile pour toi...

DEUXIÈME SORCIÈRE : Nous pouvons disparaître.

MACBETT : Restez encore, filles de Satan, je veux en savoir davantage.

PREMIÈRE SORCIÈRE : Sois le maître de toi-même. Maintenant tu ne l'es pas.

DEUXIÈME SORCIÈRE : Il jette aux ordures l'outil qui est usé. Tu l'as assez servi.

PREMIÈRE SORCIÈRE : Il méprise ses fidèles.

DEUXIÈME SORCIÈRE : Il les prend pour des lâches.

PREMIÈRE SORCIÈRE : Ou pour des imbéciles.

DEUXIÈME SORCIÈRE : Il respecte ceux qui lui résistent.

MACBETT : Il les combat aussi. Il a vaincu Glamiss et Candor, les rebelles.

PREMIÈRE SORCIÈRE : C'est Macbett qui les a vaincus, ce n'est pas lui.

DEUXIÈME SORCIÈRE : Glamiss et Candor avaient été ses serviteurs fidèles et ses généraux avant toi.

PREMIÈRE SORCIÈRE : Il détestait leur indépendance.

DEUXIÈME SORCIÈRE : Il a repris ce qu'il leur avait donné.

PREMIÈRE SORCIÈRE : Voici un bel exemple de sa générosité.

DEUXIÈME SORCIÈRE : Glamiss et Candor étaient fiers.

PREMIÈRE SORCIÈRE : Et nobles. Duncan ne pouvait supporter cela.

DEUXIÈME SORCIÈRE : Et courageux.

MACBETT : Je ne serai pas un autre Glamiss. Ni

un autre Candor. Il n'y a pas un autre Macbett pour les vaincre.

PREMIÈRE SORCIÈRE : Tu commences à comprendre.

DEUXIÈME SORCIÈRE : Hi, hi, hi, hi!

PREMIÈRE SORCIÈRE : Si tu ne prends garde, il attendra tout le temps qu'il faudra. Et puis il en trouvera un autre, Macbett.

MACBETT : Je n'ai pas failli à l'honneur. J'ai obéi à mon souverain. Cette loi nous vient du ciel.

DEUXIÈME SORCIÈRE : Tu as failli à l'honneur en combattant tes pairs.

PREMIÈRE SORCIÈRE : Mais leur mort te sera utile.

DEUXIÈME SORCIÈRE : Il se serait servi d'eux contre toi.

PREMIÈRE SORCIÈRE : Il n'y a plus d'obstacle entre toi et le trône.

DEUXIÈME SORCIÈRE : Tu désires le trône, avoue-le.

MACBETT : Non.

PREMIÈRE SORCIÈRE : Ne te le cache pas. Tu es digne de régner.

DEUXIÈME SORCIÈRE : Tu es fait pour cela, les étoiles le disent.

MACBETT : C'est plutôt la pente glissante de la tentation que vous évoquez. Qui êtes-vous et quel est votre but? J'allais succomber à vos pièges. Je me ressaisis. Arrière!

Les deux sorcières s'écartent.

PREMIÈRE SORCIÈRE : C'est pour t'ouvrir les yeux que nous sommes là.

DEUXIÈME SORCIÈRE : Ce n'est que pour t'aider.

PREMIÈRE SORCIÈRE : Nous ne voulons que ton bien.

DEUXIÈME SORCIÈRE : Et que règne la justice.

PREMIÈRE SORCIÈRE : Pour que règne la vraie justice.

MACBETT : Cela me semble de plus en plus étrange.

DEUXIÈME SORCIÈRE : Hi, hi, hi, hi!

MACBETT : Est-ce vraiment mon bien que vous voulez? Vous tenez à ce point à la justice? Vous, vieux laiderons, laides de la laideur de tous les vices, cyniques vieillardes, vous pourriez sacrifier votre vie pour mon bonheur, n'est-ce pas? Ha, ha, ha!

DEUXIÈME SORCIÈRE : Mais oui, hi, hi, hi! mais oui!

PREMIÈRE SORCIÈRE, *d'une voix qui commence à changer* : C'est parce que nous t'aimons, Macbett.

DEUXIÈME SORCIÈRE : C'est parce qu'elle t'aime. (*La voix change.*) Autant que le pays, autant que la justice, autant que le bien-être de la population.

PREMIÈRE SORCIÈRE, *d'une voix mélodieuse* : C'est pour aider les pauvres. C'est pour établir la paix, dans ce pays qui a tant souffert.

MACBETT : Il me semble que je connais cette voix.

PREMIÈRE SORCIÈRE : Tu nous connais, Macbett.

MACBETT, *sortant son épée* : Une dernière fois, je vous commande de me dire qui vous êtes, ou je vous tranche la gorge.

DEUXIÈME SORCIÈRE : Ce ne sera pas la peine.

PREMIÈRE SORCIÈRE : Tu le sauras, Macbett.

DEUXIÈME SORCIÈRE : Rengaine. (*Macbett s'exécute.*) Et maintenant regarde bien, Macbett, regarde bien : ouvre tes yeux, ouvre tes oreilles.

La deuxième sorcière tourne autour de la première sorcière comme pour un acte magique.

Elle tourne en sautant deux ou trois fois, puis les sauts et sautilllements deviendront une danse gracieuse à mesure que se dévoileront les nouvelles apparences des deux sorcières. Vers la fin, la danse sera lente.

DEUXIÈME SORCIÈRE, *tournant autour de la première* : Quis, quid, ubi... quibus auxiliis, cur, quomodo, quando. Felix qui potuit regni cognoscere causas. Fiat lux hic et nunc et fiat voluntas tua. Ad

augusta per angusta, ad augusta per angusta. (*La deuxième sorcière prend le bâton de la première sorcière et le jette au loin.*) Alter ego surge, alter ego surge.

La première sorcière qui était voûtée, se redresse.

Dans cette scène, qui est une scène de la transformation, la première sorcière est au centre du plateau, très éclairé par un projecteur.

La deuxième sorcière passe en tournant par des zones de lumière quand elle se trouve devant la première sorcière et par des zones d'ombre quand elle se trouve derrière elle.

Macbett, un peu à l'écart, se trouve dans l'ombre ou la pénombre. On l'aperçoit vaguement sursauter à mesure que se déroule la sorcellerie.

La deuxième sorcière utilise son bâton comme si c'était un bâton magique. Chaque fois qu'elle touche de son bâton la première sorcière, une transformation de celle-ci est obtenue.

Toute cette scène de sorcellerie doit se faire, bien entendu, en musique. C'est, pour le début du moins, une musique saccadée qui conviendrait.

DEUXIÈME SORCIÈRE, même jeu : Ante, apud, ad, adversus...

Elle touche du bâton la première sorcière et celle-ci laisse tomber son vieux manteau. Mais elle a un autre vieux manteau sur elle.

Circum, circa, citra, cis...

Elle touche de nouveau la première sorcière qui laisse tomber un autre manteau. Elle a encore un vieux châle autour du cou, lui tombant jusqu'aux pieds.

Contra, erga, extra, infra...

La deuxième sorcière redresse le corps à son tour.

Inter, intra, juxta, ob...

En passant devant la première sorcière, elle lui arrache les lunettes, lui tournant autour.

Penes, pone, post et praeter...

Elle arrache le vieux châle à la première : sous le châle apparaît une robe très belle avec des ors et des pierres étincelantes.

Prope, propter, per, secundum...

Musique plus liée et plus mélodieuse : elle lui enlève le faux menton pointu.

Supra, versus, ultra, trans...

La première sorcière entonne quelques notes et trilles.

Lumière suffisante pour qu'on voie le visage et la bouche de la première sorcière chantant. Elle s'arrête.

La deuxième sorcière, profitant qu'elle passe une seconde derrière la première, jette sa canne.

DEUXIÈME SORCIÈRE : Video meliora, deteriora sequor.

MACBETT, pris dans la transe et le mouvement : Video meliora, deteriora sequor.

La deuxième sorcière tourne autour de la première.

PREMIÈRE SORCIÈRE et MACBETT, ensemble : Video meliora, deteriora sequor.

PREMIÈRE SORCIÈRE et DEUXIÈME SORCIÈRE : Video meliora, deteriora sequor.

PREMIÈRE SORCIÈRE, DEUXIÈME SORCIÈRE et MAC-

BETT : Video meliora, deteriora sequor. Video meliora, deteriora sequor. Video meliora, deteriora sequor.

La deuxième sorcière enlève le reste du masque de la première sorcière, c'est-à-dire le nez pointu et ce qui retenait les cheveux de la première sorcière.

Elle met, en tournant encore, un sceptre dans la main et la couronne sur la tête de la première sorcière, qui apparaît sous les projecteurs comme dans une auréole de lumière.

Passant par-derrière, elle enlève, d'un geste, ses vieux vêtements et son masque. Apparue dans toute sa beauté, la première sorcière devient Lady Duncan.

La deuxième sorcière apparaît comme sa suivante, belle jeune femme également.

MACBETT : Oh, Majesté!

Il tombe à ses genoux.

Si un escabeau, et cela serait bien préférable, ne peut être mis par la deuxième sorcière, c'est-à-dire dès maintenant la suivante de Lady Duncan, derrière Lady Duncan pour qu'elle y monte, Lady Duncan pourra faire quelques pas vers la droite où se trouvera un escabeau sur lequel elle monte, à reculons et progressivement, lentement, dans toute sa majesté.

La suivante portera la traîne de Lady Duncan, Lady Duncan toujours enveloppée dans cette sorte d'aura.

Macbett se lèvera et se jettera de nouveau aux pieds de Lady Duncan.

MACBETT : Mirabile visu! Oh, Madame!

La suivante arrache d'un coup les vêtements somptueux de Lady Duncan, et celle-ci apparaît

en bikini étincelant, ayant sur le dos une cape noire et rouge, tenant d'une main un sceptre et de l'autre un poignard que la suivante lui remet.

LA SUIVANTE, *montrant Lady Duncan* : In naturalibus.

MACBETT : Je voudrais être votre esclave.

LADY DUNCAN, *à Macbett, lui tendant le poignard* : Il ne tient qu'à toi que je sois, moi, ton esclave. Le veux-tu? Voici l'instrument de ton ambition et de notre ascension. (*Avec une voix de sirène* :) Prends-le, si tu le veux, si tu me veux. Mais agis résolument. Aide-toi, l'enfer t'aidera. Regarde en toi-même comme le désir monte et comme l'ambition cachée se dévoile et t'enflamme. C'est avec ce poignard que tu vas tuer Duncan. Tu prendras sa place auprès de moi. Je serai ta maîtresse. Tu seras mon souverain. Une tache de sang indélébile marquera cette lame pour que tu te souviennes de ton succès et pour que cela t'encourage dans l'accomplissement d'autres exploits plus grands encore, que nous réaliserons, dans une même gloire.

Elle le relève.

MACBETT : Madame... Sire... ou plutôt ma sirène...

LADY DUNCAN : Tu hésites encore, Macbett?

LA SUIVANTE, *à Lady Duncan* : Décidez-le. (*À Macbett* :) Décidez-vous.

MACBETT : Madame, je ne sais quels scrupules... Est-ce que nous pouvons...

LADY DUNCAN, *à Macbett* : Je sais que tu es brave. Les braves eux-mêmes peuvent avoir des faiblesses et des lâchetés. Surtout s'ils souffrent de culpabilité, cette maladie mortelle. Guéris-toi. Tu n'as jamais eu peur de tuer quand un autre te l'ordonnait. A présent, la peur pourrait t'accabler. Décharge-toi sur

moi. Je puis te rassurer, te promettre que tu ne seras vaincu par aucun homme né d'une femme, ton armée ne sera vaincue par aucune autre armée, sauf si c'est la forêt qui se fait régiment et avance contre toi.

LA SUIVANTE : Ce qui est pratiquement impossible. (*A Macbett :*) Dites-vous que nous voulons sauver le pays. Vous deux, vous allez nous construire une société meilleure, un monde heureux et nouveau.

L'obscurité se fait progressivement sur le plateau.

Macbett roule aux pieds de Lady Duncan. On n'aperçoit plus que Lady Duncan dans sa nudité resplendissante. On entend la voix de la suivante dire :

LA SUIVANTE : Omnia vincit amor.

Obscurité totale sur le plateau.

*

Une salle du palais.

Un officier et Banco.

L'OFFICIER : Son Altesse est fatiguée. Son Altesse ne peut vous recevoir.

BANCO : Monseigneur connaît-il le but de ma démarche?

L'OFFICIER : Je lui ai tout expliqué. Il dit que c'est chose faite. Il a donné le titre de baron de Glamiss à Macbett. Il ne peut plus le retirer. Il n'a qu'une parole.

BANCO : Enfin, tout de même...

L'OFFICIER : C'est ainsi.

BANCO : Sait-il que Glamiss est mort? Qu'il s'est noyé?

L'OFFICIER : Je lui ai fait la commission. Il était

au courant, d'ailleurs. Lady Duncan le savait par sa suivante.

BANCO : Alors, il n'y a pas de raison, il doit me donner la récompense promise. Le titre ou les terres, sinon l'un et les autres.

L'OFFICIER : Que voulez-vous que j'y fasse? Pour ma part, je n'y peux rien.

BANCO, *s'échauffant et criant* : Mais ce n'est pas possible! Il ne peut pas me faire ça, à moi!

Entre Duncan par la droite.

DUNCAN, à Banco : Pourquoi tout ce tapage?

BANCO : Monseigneur...

DUNCAN : Je n'aime pas qu'on me dérange. Que voulez-vous encore?

BANCO : Ne m'avez-vous pas dit qu'une fois Glamiss pris, mort ou vif, vous me donneriez ma récompense?

DUNCAN : Où est Glamiss, mort ou vif? Je ne le vois pas.

BANCO : Vous savez bien qu'il s'est noyé.

DUNCAN : Je n'en ai pas la preuve. Ce sont des on-dit. Apportez-moi le corps.

BANCO : Le corps, gonflé, est parti au fil de l'eau, de la rivière il a rejoint le fleuve. Le fleuve l'a livré à la mer.

DUNCAN : Allez le chercher. Prenez un bateau.

BANCO : Les requins l'ont consommé.

DUNCAN : Prenez un gros couteau, fouillez dans le ventre du requin.

BANCO : Il n'a pas été mangé par un seul requin.

DUNCAN : Fouillez dans le ventre de plusieurs.

BANCO : J'ai risqué ma vie pour vous défendre contre les rebelles.

DUNCAN : Vous ne l'avez pas perdue.

BANCO : J'ai massacré tous vos ennemis.

DUNCAN : Vous avez eu ce plaisir.

BANCO : J'aurais pu m'en passer.

DUNCAN : Vous ne l'avez pas fait.

BANCO : Mais, Monseigneur, voyons...

DUNCAN : Je ne vois rien, je ne veux rien voir, je ne vois pas Glamiss, je n'ai pas de « corpus delictus ».

BANCO : La mort de Glamiss est de notoriété publique. Vous avez donné son titre à Macbett.

DUNCAN : Me demanderiez-vous des comptes?

BANCO : C'est une injustice.

DUNCAN : C'est moi, le juge. Nous trouverons d'autres barons rebelles à déposséder. Il y aura toujours quelque chose pour vous à l'avenir.

BANCO : Monseigneur, je ne veux plus vous croire.

DUNCAN : Comment osez-vous m'insulter?

BANCO : Ah, ça alors! ça alors...

DUNCAN, à l'officier : Conduis monsieur à la sortie.

L'officier fait mine de se précipiter sur Banco avec violence en disant :

L'OFFICIER : Oustel!

DUNCAN, à l'officier : Ne le bousculez pas. Banco est de nos amis. Il est un peu nerveux, aujourd'hui. Ça lui passera. Il aura sa chance.

BANCO sort, en disant : Ça alors! ça alors, c'est trop fort. Ça alors...

DUNCAN, à l'officier : Je ne sais pas ce qui m'a pris. J'aurais dû le faire baron. Mais il voulait aussi les richesses. Elles reviennent de droit à la couronne. Enfin, c'est comme ça. Mais, s'il devient dangereux, il faudra faire attention. Très attention.

L'OFFICIER, mettant la main sur la garde de son épée : Je vous comprends, Monseigneur.

DUNCAN, à l'officier : Non, non, pas si vite. Pas tout de suite. Plus tard. S'il devient dangereux... Voudrais-tu la moitié de son domaine et son titre?

L'OFFICIER, avec énergie : Oui, Monseigneur. A vos ordres, Monseigneur.

DUNCAN : Toi aussi tu es un petit ambitieux, n'est-ce pas? Tu voudrais, sans doute, que je prenne aussi les titres et les richesses de Macbett, pour t'en donner au moins une partie.

L'OFFICIER, *même jeu* : Oui, Monseigneur. A vos ordres, Monseigneur.

DUNCAN : Macbett aussi devient dangereux, très dangereux. Peut-être voudrait-il bien s'asseoir sur ce trône à ma place? Il faut faire attention avec tous ces gens-là. Des gangsters, je vous dis, tous des gangsters. Ils ne pensent qu'à l'argent, au pouvoir, à la luxure. Macbett, ça ne m'étonnerait pas qu'il veuille aussi ma femme. Sans compter mes courtisanes. (*A l'officier :*) Et toi, voudrais-tu que je te prête ma femme?

L'OFFICIER, *énergique, horrifié* : Oh, non, Monseigneur.

DUNCAN : Elle ne te plaît point?

L'OFFICIER : Elle est très belle, Monseigneur. Mais l'honneur et votre honneur avant tout.

DUNCAN : Tu es un brave. Je te remercie. Je te récompenserai.

L'OFFICIER : A vos ordres, Monseigneur.

DUNCAN : Je ne suis entouré que d'ennemis cupides et d'amis dangereux. Personne n'est désintéressé. La prospérité du royaume et le bien-être de ma personne devraient leur suffire. Ils n'ont pas d'idéal. Pas vraiment. (*A l'officier :*) Nous saurons nous défendre.



Fanfares et musique. Airs anciens.

Une salle dans le palais de l'archiduc. Quelques éléments, des sièges et une toile de fond changée, suffiront pour construire le décor pendant l'obscurité qui ne doit pas durer plus d'une demi-minute sur le plateau.

Entrée en musique par la droite de Duncan, agité, suivi de Lady Duncan, qui a un certain mal à le suivre.

Duncan s'arrête brusquement au milieu du plateau. Il se tourne vers Lady Duncan.

DUNCAN : Non, Madame, je ne le permettrai pas.

LADY DUNCAN : C'est tant pis pour vous.

DUNCAN : Puisque je vous le dis, que je ne le permettrai pas.

LADY DUNCAN : Pourquoi donc, mais pourquoi?

DUNCAN : Permettez-moi de vous le dire franchement, avec ma franchise habituelle.

LADY DUNCAN : Franchement ou non, cela revient au même.

DUNCAN : Cela me regarde-t-il?

LADY DUNCAN : Vous m'en parlez, ne dites pas le contraire.

DUNCAN : Si je veux. Peut-être.

LADY DUNCAN : Et moi, alors? Que dirais-je?

DUNCAN : Ce qui vous passe par la tête.

LADY DUNCAN : Je ne dis pas des choses qui me passent par la tête.

DUNCAN : Où pouvez-vous bien les prendre, ces choses, si elles ne vous passent pas par la tête?

LADY DUNCAN : Vous disiez une chose, vous en dites une autre, demain ça sera une troisième.

DUNCAN : J'apprécie ce que je veux apprécier.

LADY DUNCAN : Moi aussi, j'apprécie ce que je veux apprécier.

DUNCAN : Toute la vérité n'est pas dans les avis contraires.

LADY DUNCAN : Toujours demain, toujours demain!

DUNCAN : Prenez-vous-en à vous-même.

LADY DUNCAN : Où trouveriez-vous un tel capharnaüm?

DUNCAN : Madame, Madame, Madame!

LADY DUNCAN : Ce que vous pouvez être entêté ! Tous les hommes sont égoïstes.

DUNCAN : Revenons-en à l'affaire en question.

LADY DUNCAN : Vous avez beau vous fâcher, et cela me fâche aussi, mais le plus urgent est fait. Si vous étiez plus objectif... mais vous ne l'êtes pas. Alors il n'y a plus d'issue. Et c'est votre faute.

DUNCAN : Madame, laissez les grands mots. Et les petits aussi. Rira bien celui qui rira tout à l'heure.

LADY DUNCAN : Ah, là, là, vos obsessions, vos idées fixes...

DUNCAN : Brisons là.

LADY DUNCAN : Monsieur, vous ne voulez tout de même pas?...

DUNCAN : Vous vous en repentirez.

LADY DUNCAN : Tous les œufs n'en font plus qu'un, dans la même omelette.

DUNCAN : Vous verrez bien ce qu'il en coûte.

LADY DUNCAN : Vous me menacez?

DUNCAN : Depuis les orteils jusqu'à la gorge.

LADY DUNCAN : Il me menace encore.

DUNCAN : Vous allez connaître l'incurable.

LADY DUNCAN : Il me menace toujours.

DUNCAN : Je ne puis absolument pas accepter, et vous allez voir si les fleurs sont toujours dans la même boutique. Vous entendrez ce que je dirai à l'Espagnol et comment je vais lui fourrer ça dans le nez.

Duncan sort, suivi par Lady Duncan, qui dit :

LADY DUNCAN : Je prendrai les devants, Duncan, quand vous vous en apercevrez il sera trop tard.

Duncan est sorti par la gauche, toujours agité, et Lady Duncan, qui le suit, a prononcé cette dernière réplique en courant presque.

La scène précédente entre les deux doit être jouée comme s'il s'agissait d'une querelle violente.

Entrent Macbett et Banco par la droite. Macbett a l'air soucieux. Il est grave.

MACBETT : Non, je vous le dis ouvertement. Je pensais que Lady Duncan était une femme frivole. Je m'étais trompé. Elle est capable de passion profonde. C'est une femme active, énergique. Vraiment. Elle est philosophe. Elle a des vues très larges sur l'avenir de l'humanité, sans tomber dans l'irréalisme utopique.

BANCO : C'est possible. Je vous crois. Les gens se révèlent difficilement. Mais une fois qu'ils vous ont ouvert le cœur... (*Il montre la ceinture de Macbett.*) Vous avez là un beau poignard.

MACBETT : Elle m'en a fait cadeau. En tout cas, je suis heureux d'avoir pu m'entretenir avec vous, depuis le temps que nous courons l'un après l'autre. Comme le chien après sa queue ou le diable après son ombre.

BANCO : C'est bien dit.

MACBETT : Elle n'est pas très heureuse dans son mariage. Duncan est dur, il la maltraite. Ça lui fait beaucoup de peine. Elle est si délicate. Et puis, il est morose, grognon. Lady Duncan est très enfant, elle aime jouer, s'amuser, folâtrer... Ce n'est pas que je veuille me mêler de ce qui ne me regarde pas.

BANCO : Bien entendu.

MACBETT : Loin de moi l'idée de vouloir calomnier le roi ou d'en médire.

BANCO : Je vous suis.

MACBETT : L'archiduc est très bon et très loyal et... généreux. Vous savez combien je suis attaché à sa personne.

BANCO : Et moi donc?

MACBETT : Bref c'est un monarque parfait.

BANCO : Presque parfait.

MACBETT : Dans la mesure, évidemment, où la

perfection est possible en ce monde. C'est une perfection qui n'exclut pas certaines imperfections.

BANCO : Une perfection imparfaite, perfection tout de même.

MACBETT : Personnellement, je n'ai rien à lui reprocher. Il ne peut être question de ma personne. Il ne peut s'agir que de notre cher pays. Oh, c'est un bon souverain. Il devrait pourtant prêter l'oreille à des conseillers désintéressés, comme vous, par exemple.

BANCO : Ou comme vous.

MACBETT : Comme vous et moi...

BANCO : Certainement.

MACBETT : Il est un peu absolu.

BANCO : Très absolu.

MACBETT : Il est un monarque absolu. L'absolutisme à notre époque n'est pas toujours le meilleur système de gouverner. C'est ce que pense d'ailleurs Lady Duncan qui est à la fois très gamine et forte tête. Difficile de concilier ces deux choses mais sa personne les concilie.

BANCO : C'est rare.

MACBETT : Elle pourrait lui donner des conseils, des conseils intéressants, quant à la façon de faire comprendre, à notre souverain, certains... certains principes de gouvernement qu'elle nous donnerait de façon désintéressée. Désintéressés, nous le sommes nous-mêmes.

BANCO : Il faut tout de même vivre, gagner son pain.

MACBETT : Ça, Duncan le comprend très bien.

BANCO : Il est très compréhensif pour vous, mon cher. Il vous a comblé.

MACBETT : Je n'ai rien sollicité. Il a payé, il a bien payé, il m'a plus ou moins bien payé, il ne m'a pas trop mal payé les services que je lui ai rendus, que je devais lui rendre, puisqu'il est notre seigneur.

BANCO : Et à moi il ne m'a rien payé du tout.

Comme vous le savez. Il a pris les terres et vous a donné le titre de baron de Glamiss.

MACBETT : Je sais à quoi vous faites allusion. Ça m'étonne de Duncan. Ça ne m'étonne pas beaucoup, ça m'étonne un peu. Il a parfois de ces distractions. En tout cas je n'ai pas intrigué, je vous assure.

BANCO : Ça c'est vrai, je l'admets. Ce n'est pas votre faute.

MACBETT : Ce n'est pas ma faute. Écoutez : on pourrait peut-être faire quelque chose pour vous. On pourrait... Lady Duncan et moi nous pourrions lui conseiller... par exemple de vous prendre pour conseiller.

BANCO : Lady Duncan est au courant?

MACBETT : Elle pense beaucoup à vous. Elle regrette l'étourderie de l'archiduc. Elle voudrait compenser cela et vous récompenser. Je puis vous dire qu'elle a déjà plaidé votre cause auprès de Son Altesse. Je le lui avais suggéré. Elle comptait déjà le faire. Nous sommes intervenus tous les deux.

BANCO : Si vos tentatives de m'aider ont été vaines, pourquoi essayer de nouveau?

MACBETT : Nous utiliserions d'autres arguments. Un peu plus appuyés. Il comprendra peut-être. Sinon... on essaierait encore. Avec des arguments encore plus forts.

BANCO : Duncan est têtù.

MACBETT : Très têtù. Têtù... (*Il regarde à droite et à gauche.*) Têtù comme un âne. Mais on peut venir à bout de tous les entêtements, si on le veut avec force.

BANCO : Oui, avec force.

MACBETT : Il m'a donné des terres, bien entendu. Mais il conserve son droit de chasse sur mon domaine. Il paraît que c'est pour les dépenses de l'État.

BANCO : Qu'il dit.

MACBETT : L'État c'est lui.

BANCO : De mon domaine, qu'il n'a pas augmenté, il me prend dix mille volailles par an, avec leurs œufs.

MACBETT : C'est inacceptable.

BANCO : J'ai combattu pour lui, vous le savez, à la tête de mon armée personnelle. Il veut l'intégrer dans son armée. Mes propres hommes, qu'il pourrait lancer contre moi-même.

MACBETT : Aussi contre moi-même.

BANCO : Jamais vu ça.

MACBETT : Jamais, depuis que mes ancêtres...

BANCO : Que mes ancêtres aussi.

MACBETT : Avec tous ceux qui fouillent et qui farfouillent autour de lui.

BANCO : Qui s'engraissent avec la sueur de notre front.

MACBETT : Avec la graisse de nos volailles.

BANCO : De nos brebis.

MACBETT : De nos cochons.

BANCO : Le cochon!

MACBETT : De notre pain.

BANCO : Avec le sang que nous avons versé pour lui...

MACBETT : Les périls dans lesquels il nous engage...

BANCO : Dix mille volailles, dix mille chevaux, dix mille jeunes gens... Qu'est-ce qu'il en fait? Il ne peut pas tout manger. Le reste pourrit.

MACBETT : Et mille jeunes filles.

BANCO : Nous savons bien ce qu'il en fait.

MACBETT : Il nous doit tout.

BANCO : Bien plus encore.

MACBETT : Sans compter le reste.

BANCO : Mon honneur...

MACBETT : Ma gloire...

BANCO : Mes droits ancestraux...

MACBETT : Mon bien...

BANCO : Le droit d'accroître nos richesses.

MACBETT : L'autonomie.

BANCO : Seul maître de mon espace.

MACBETT : Il faut l'en expulser.

BANCO : Il faut l'expulser de partout. A bas Duncan!

MACBETT : A bas Duncan!

BANCO : Il faut l'abattre.

MACBETT : J'allais vous le proposer... Nous nous partagerons la principauté. Chacun aura sa part, je prendrai le trône. Je serai votre souverain. Vous serez mon vizir.

BANCO : Le premier après vous.

MACBETT : Le troisième. Car ce que l'on va faire n'est pas facile. Nous serons aidés. Il y a une troisième personne dans le complot : c'est Lady Duncan.

BANCO : Ça alors... ça alors... D'accord! Heureusement.

MACBETT : Elle est indispensable.

Entre par le fond Lady Duncan.

BANCO : Madame!... Quelle surprise!

MACBETT, à Banco : C'est ma fiancée.

BANCO : La future Lady Macbett? ça alors... (A l'un et à l'autre.) Toutes mes félicitations.

Il baise la main de Lady Duncan.

LADY DUNCAN : A la vie, à la mort!

Ils sortent tous les trois un poignard, ils lèvent les bras, croisent les poignards.

Ensemble : Jurons de tuer le tyran!

MACBETT : L'usurpateur.

BANCO : A bas le dictateur!

LADY DUNCAN : Le despote.

MACBETT : Ce n'est qu'un mécréant.

BANCO : Un ogre.

LADY DUNCAN : Un âne.

MACBETT : Une oie.

BANCO : Un pou.

LADY DUNCAN : Jurons de l'exterminer.

LES TROIS, *ensemble* : Nous jurons de l'exterminer.

Fanfares. Les trois conjurés disparaissent vite par la gauche.

L'archiduc apparaît par la droite. Dans cette scène, au moins dans sa première partie, Duncan est vraiment majestueux.

Entre l'officier, par le fond.

L'OFFICIER : Monseigneur, comme le premier de chaque mois, c'est le jour où les scrofuleux, les phlegmoneux, les phtisiques, les hystériques viennent pour que vous les guérissiez de leur mal par le don et la grâce que vous tenez de Dieu.

Par la droite entre un moine.

LE MOINE, *saluant* : Salut, Monseigneur.

DUNCAN : Salut, moine.

LE MOINE : Que Dieu soit avec vous.

DUNCAN : Que Dieu soit avec toi.

LE MOINE : Dieu vous garde.

Il bénit l'archiduc, qui s'incline.

L'officier, qui porte le manteau de pourpre, la couronne et le sceptre du souverain, se dirige vers le moine.

Le moine prend la couronne des mains de l'officier, après avoir béni celle-ci. Il va vers Duncan et met la couronne sur la tête de celui-ci, qui s'agenouille.

Au nom de Notre-Seigneur tout-puissant, je te confirme dans tes pouvoirs souverains.

DUNCAN : Que Notre-Seigneur fasse que j'en sois digne.

L'officier remet le manteau de pourpre au moine qui en revêt Duncan.

LE MOINE : Que le Seigneur te couvre de sa protection, et que rien ne t'atteigne tant que tu gardes sur toi ce manteau.

Entre par la droite un servant, apportant le ciboire pour la communion. Il le remet au prêtre qui présente l'hostie à Duncan.

DUNCAN : Domine non sum dignus.

LE MOINE : Corpus Christi.

DUNCAN : Amen.

Le moine remet le ciboire au servant, qui sort.

L'officier remet le sceptre entre les mains du moine.

LE MOINE : Je renouvelle le don de guérison que le Seigneur notre Dieu te transmet par moi, son indigne serviteur. Que Notre-Seigneur guérisse nos âmes comme il guérit les maladies de nos pauvres corps. Qu'il nous guérisse de la jalousie, de l'orgueil, de la luxure, de nos désirs malsains de puissance et qu'il nous ouvre les yeux sur l'inanité des biens du monde.

DUNCAN : Écoutez-nous, Seigneur.

L'OFFICIER, *s'agenouillant* : Écoutez-nous, Seigneur.

LE MOINE : Seigneur, écoutez-nous. Que la haine et la colère se dissipent comme la fumée dans le vent, que l'ordre humain renverse l'ordre naturel où sévissent la souffrance et l'esprit de destruction. Que l'amour et la paix soient délivrés de leurs chaînes et que soient enchaînées les forces négatives, que la joie resplendisse dans la lumière céleste, que la lumière nous inonde et que nous baignions en elle. Ainsi soit-il.

DUNCAN et L'OFFICIER : Ainsi soit-il.

LE MOINE, *à Duncan* : Et voici ton sceptre, que je bénis, avec lequel tu toucheras les malades.

Duncan se relève, suivi par l'officier, tandis que le moine à son tour s'agenouille devant Duncan, qui monte les marches du trône et s'installe sur son trône. L'officier se tient debout à la gauche de Duncan. Cette scène doit être jouée avec gravité.

DUNCAN : Que l'on fasse entrer les malades.

Le moine se relève et se tient à la droite de Duncan.

Arrive le premier malade, par le fond à gauche. Il est voûté, marche péniblement, un bâton à la main. Il a un capuchon sur la tête et une cape. On voit sa figure, c'est un masque ravagé comme celui d'un lépreux.

Duncan, au premier malade :

Approche-toi de moi. Approche-toi davantage. N'aie pas peur.

Le malade s'approche et s'agenouille sur une des dernières marches du trône. Il est de dos au public.

LE PREMIER MALADE : Grâce, Monseigneur. J'arrive de loin. J'habite un pays par-delà les océans. Après il y a le continent, après il y a sept pays que l'on traverse, après il y a de nouveau la mer, après il y a les montagnes. J'habite au pied de l'autre versant, dans la vallée sombre et humide. L'humidité a rongé mes os, je suis plein d'écrouelles et de tumeurs et de pustules qui suintent de partout. Tout mon corps n'est qu'une plaie vive. Je pue. Mes enfants, ma femme me chassent. Sauvez-moi, Seigneur. Guérissez-moi.

☛ DUNCAN : Je te guérirai. Crois-moi. Espère. (*Il touche du sceptre la tête du malade.*) De par la grâce de Notre-Seigneur à tous, de par le don et par la force dont je suis investi en ce jour, je t'absous du

crime que tu as commis et qui a souillé ton âme et ton corps. Que ton âme soit pure comme l'eau limpide, comme le ciel du premier jour de la création.

Le premier malade se redresse, il se tourne vers le public, se redresse de toute sa hauteur, laisse tomber à terre son bâton, lève les mains au ciel.

Sa figure est souriante et fraîche. Il pousse un cri de joie et sort en courant par la gauche.

Entre le deuxième malade. Celui-ci entre par la droite et s'approche du trône.

DUNCAN : Quel est ton mal ?

LE DEUXIÈME MALADE : Monseigneur, je ne peux vivre et je ne peux mourir. Je ne puis rester assis, je ne puis rester couché, ni debout sans bouger, ou courir. J'ai des brûlures et des démangeaisons depuis la tête jusqu'à la plante des pieds. Je ne puis souffrir la maison, ni la rue. L'univers est pour moi une prison ou un bague. Regarder le monde me fait mal. Je ne puis souffrir la lumière, je ne puis supporter les ténèbres, j'ai horreur des humains et j'ai peur dans la solitude. Je détourne ma vue des arbres et des moutons, des chiens ou de l'herbe, des étoiles ou des pierres. Je ne suis heureux à aucun moment. Je voudrais pouvoir pleurer, Monseigneur, et connaître la joie.

En disant cela il s'est approché du trône, dont il a monté les marches.

DUNCAN : Oublie que tu existes. Souviens-toi que tu es.

Pause. D'après le jeu des épaules du malade que l'on voit de dos, on sent l'impossibilité que celui-ci a de suivre ce conseil.

Je te l'ordonne. Obéis.

Le deuxième malade, qui était crispé, donne, par le jeu du dos et des épaules, l'impression qu'il se détend et se calme. Lentement il se lève, tend les bras de côté, se retourne et le public peut voir le visage crispé se détendre et s'illuminer.

Puis on le voit partir vers la gauche d'un pas d'allégresse, presque dansant.

L'OFFICIER : Au suivant!

Un troisième malade s'approche du souverain qui le guérit, de la même façon.

Ceci, de plus en plus vite : on voit un quatrième, un cinquième, un sixième... un dixième, un onzième malade entrer par la droite, sortir par la gauche, sortir par le fond à droite, venir par le fond à droite, sortir par la gauche après s'être fait toucher par le sceptre de Duncan.

Chaque arrivée de chaque malade est précédée par l'annonce : « Au suivant! » dite par l'officier.

Certains malades peuvent arriver soit avec des béquilles, soit dans des fauteuils à roulettes, accompagnés ou non.

Ce qui est indiqué ci-dessus doit, vers la deuxième moitié de la série de ces mouvements, être bien réglé, soutenu par une musique s'accélégrant de plus en plus.

Pendant ce temps, le moine s'est laissé tomber lentement, progressivement, plutôt assis par terre qu'à genoux, comme pour se ramasser.

Après le onzième malade, le mouvement s'est ralenti, en même temps que la musique s'éloigne.

Un avant-dernier et un dernier malade entrent, l'un par la gauche, l'autre par la droite. Ceux-là aussi portent de longues pèlerines et des capuchons qui leur cachent le visage.

L'officier qui a répété « Au suivant! » ne voit pas le dernier malade, qui arrive dans son dos.

Brusquement, la musique se tait. Au même moment, le moine enlève son capuchon ou son masque et on voit la tête de Banco, qui sort un long poignard.

DUNCAN, à Banco : Toi ?

Au même moment, se dévoilant aussitôt, Lady Duncan poignarde dans le dos l'officier, qui tombe.

A Lady Duncan, qui poignarde :

Vous, Madame ?

L'avant-dernier mendiant — ou Macbett — sort également un poignard.

Assassins !

BANCO, à Duncan : Assassin !

MACBETT, à Duncan : Assassin !

LADY DUNCAN, à Duncan : Assassin !

Duncan échappe à Banco, il rencontre Macbett sur sa route, se dirige vers la sortie de gauche et là Lady Duncan lui barre la route, les deux bras tendus, dont l'un tient le poignard.

Lady Duncan, à Duncan :

Assassin !

DUNCAN, à Lady Duncan : Assassine !

Il court à gauche, rencontre Macbett.

MACBETT : Assassin !

DUNCAN : Assassin !

Il court vers la droite, Banco l'intercepte.

BANCO, à Duncan : Assassin !

DUNCAN, à Banco : Assassin !

Duncan se retire à reculons en direction du trône, les trois autres l'entourent en avançant lentement et resserrant le cercle.

DUNCAN, *aux trois autres* : Assassins!

LES TROIS, *à Duncan* : Assassin!

Lorsque Duncan arrive près de la première marche du trône, Lady Duncan arrache le manteau de Duncan. Duncan monte les marches à reculons, essayant de couvrir son corps de ses bras, car il se sent comme nu et désarmé sans le manteau.

Il ne monte que quelques marches, car les autres le suivent, son sceptre tombe d'un côté, sa couronne de l'autre, Macbett le tire et le fait tomber.

DUNCAN : Assassins!

Il roule à terre. Banco lui donne le premier coup de couteau en criant.

BANCO : Assassin!

MACBETT *lui donne le deuxième coup de couteau, criant* : Assassin!

LADY DUNCAN *lui donne le troisième coup de couteau en criant* : Assassin!

Les trois se relèvent, entourent toujours Duncan.

DUNCAN : Assassins! (Moins fort.) Assassins!
(Faiblement.) Assassins!

Les trois personnages s'écartent les uns des autres. Lady Duncan reste près du corps, qu'elle contemple.

LADY DUNCAN : C'était tout de même mon mari. Mort, il ressemble à mon père. Je n'aimais pas mon père.

Obscurité sur le plateau.

Une salle du palais. On entend dans le lointain la foule crier : « Vive Macbett! Vive la fiancée! Vive Macbett! Vive la fiancée! »

Par le fond entrent, d'un côté un serviteur, de l'autre côté un autre, qui se rejoignent au centre du plateau sur le devant de la scène. Les serviteurs peuvent être joués par deux hommes, par une femme ou un homme, éventuellement par deux femmes.

LES DEUX SERVITEURS, *se regardant* : Les voilà!

Ils vont se cacher dans le fond, tandis que par la gauche apparaît la veuve de Duncan, qui sera Lady Macbett, suivie de Macbett. Ils n'ont pas encore les attributs des souverains.

On entend plus fort les Hourra! et les cris de : « Vive Macbett et sa dame », proférés par la foule.

Ils vont jusqu'à la sortie gauche du plateau.

MACBETT : Madame...

LA VEUVE DE DUNCAN : Je vous remercie de m'avoir accompagnée jusqu'à mes appartements. Je vais me reposer à présent. Après tant de labeur et tant de fatigue.

MACBETT : Reposez-vous, Madame, vous le méritez bien. Je viendrai vous chercher demain à dix heures pour la cérémonie du mariage. L'intronisation aura lieu à midi. Après midi, à cinq heures, ce sera le festin, la véritable noce. Notre noce.

LA VEUVE DE DUNCAN, *donnant sa main à baiser à Macbett* : A demain donc, Macbett.

Elle sort. Macbett traverse le plateau pour sortir à droite. On entend encore quelques hourra.

Les deux serviteurs qui s'étaient cachés réapparaissent de nouveau au milieu du plateau, sur le devant de la scène.

PREMIER SERVITEUR : Tout est préparé pour la cérémonie et pour le festin.

DEUXIÈME SERVITEUR : Il y aura des vins d'Italie et de Samos.

PREMIER SERVITEUR : On n'arrête pas d'apporter des dizaines de bouteilles de bière.

DEUXIÈME SERVITEUR : Et de gin.

PREMIER SERVITEUR : Des bœufs.

DEUXIÈME SERVITEUR : Des troupeaux de cerfs.

PREMIER SERVITEUR : Et des chevreuils, que l'on va embrocher.

DEUXIÈME SERVITEUR : Ils ont été chassés en France, dans la forêt des Ardennes.

PREMIER SERVITEUR : Au péril de leur vie, des pêcheurs ont pris des requins, dont on mangera les ailerons.

DEUXIÈME SERVITEUR : Pour les salades et les mets froids il y aura l'huile d'une baleine, que l'on a réussi à arracher aux flots.

PREMIER SERVITEUR : Il y aura du pastis de Marseille.

DEUXIÈME SERVITEUR : De la vodka de l'Oural.

PREMIER SERVITEUR : Il y aura une omelette géante, de cent trente mille œufs.

DEUXIÈME SERVITEUR : On a fait venir des crêpes de Chine.

PREMIER SERVITEUR : Et d'Afrique on a fait venir des melons d'Espagne.

DEUXIÈME SERVITEUR : Une fête comme on n'en a jamais vu.

PREMIER SERVITEUR : Et de la pâtisserie viennoise.

DEUXIÈME SERVITEUR : Le vin coulera comme des ruisseaux dans les rues.

PREMIER SERVITEUR : Tandis que l'on écouterà une dizaine d'orchestres tziganes.

DEUXIÈME SERVITEUR : Ce sera mieux qu'à Noël.

PREMIER SERVITEUR : Mille fois mieux.

DEUXIÈME SERVITEUR : Chaque habitant aura deux cent quarante-sept boudins.

PREMIER SERVITEUR : Et un tonneau de moutarde.

DEUXIÈME SERVITEUR : Et des saucisses de Francfort.

PREMIER SERVITEUR : Et de la choucroute.

DEUXIÈME SERVITEUR : Et encore de la bière.

PREMIER SERVITEUR : Et encore du vin.

DEUXIÈME SERVITEUR : Et encore du gin.

PREMIER SERVITEUR : Je suis déjà ivre, rien qu'à y penser.

DEUXIÈME SERVITEUR : Rien qu'à y penser, je sens ma panse qui éclate.

PREMIER SERVITEUR : Et mon foie qui se dilate.

Ils se prennent par le cou et sortent tous les deux en titubant comme s'ils étaient ivres et criant :

LES DEUX SERVITEURS : Vive Macbett et vive sa Dame!

Banco entre en scène par la droite.

Il avance jusqu'au milieu de la scène et s'arrête, face au public. Il semble réfléchir quelques instants.

Par le fond, un peu à gauche, apparaît Macbett.

MACBETT : Tiens, voici Banco. Que vient-il faire ici, tout seul? Cachons-nous. Écoutons ce qu'il va dire.

Il fait le geste de tirer des rideaux invisibles.

BANCO : Ainsi donc Macbett sera roi. Baron de Candor, baron de Glamiss, puis souverain, dès demain. Une à une les prédictions des sorcières se sont réalisées dans l'ordre annoncé. Elles n'avaient pas prédit l'assassinat de Duncan auquel j'ai apporté ma contribution. Mais comment Macbett serait-il devenu le chef de cet État sans que Duncan meure ou sans

qu'il abdique en faveur de Macbett, ce qui était impossible constitutionnellement? Un trône se prend par la force. Ce qui non plus n'a pas été dit, c'est que Lady Duncan deviendrait Lady Macbett. Ainsi Macbett a tout. Je n'ai rien. Quelle carrière extraordinaire : la richesse, la gloire, le pouvoir, la femme!... Il est comblé. J'ai frappé Duncan, je lui en voulais. En quoi cela peut-il m'avancer dans ma réussite personnelle? C'est vrai, Macbett m'a fait des promesses. Il m'a dit que je serai son vizir. Mais est-ce qu'il tient ce qu'il promet? J'en doute. N'avait-il pas promis fidélité à Duncan? Il le tue. On va dire que j'ai agi comme lui. Je ne puis le nier. Je ne puis oublier. J'ai des remords. Et je n'ai pas le succès et la gloire de Macbett pour les étouffer. Je ne serai ni archiduc, ni roi, ont déclaré les sorcières. Mais elles m'ont prédit que je serai l'ancêtre de toute une lignée de princes, de rois, de présidents de république, de dictateurs. J'ai cette consolation. Elles l'ont prophétisé, oui, elles l'ont prophétisé. Elles ont donné des preuves de leur clairvoyance. Je n'avais ni désir ni ambition, sauf celle de servir mon suzerain, autrefois, avant que je ne rencontre les sorcières. Et maintenant, je brûle d'envie et de jalousie. Elles ont levé le couvercle de la boîte aux ambitions. Me voici emporté, mené par une force dont je ne suis pas maître, assoiffé, avide, insatiable. Je serai le père de dizaines de souverains. C'est déjà ça. Mais je n'ai encore ni filles ni fils. Et je ne suis pas marié. Qui épouserai-je? La suivante de Lady Macbett me plairait assez. Je vais de ce pas la demander en mariage. Elle est un peu sorcière, c'est tant mieux. Elle saura prévoir les désastres qui nous menaceraient et qu'ainsi nous pourrions éviter. Et une fois marié, une fois père, une fois vizir, je m'arrangerai pour empêcher Macbett de régner comme bon lui plaira, je serai son Éminence grise. Et qui sait, les sorcières pour-

raient reconsidérer leur prédiction? Peut-être pourrai-je tout de même régner souverainement de mon vivant?

Il sort à droite.

MACBETT, *venant sur le devant de la scène* : J'ai tout entendu, traître. C'est ainsi que tu veux me récompenser de la promesse que je t'ai faite de te donner le rang de vizir de la principauté? Je ne savais pas que ma femme et sa suivante lui avaient prédit qu'il serait le père d'une foule de rois. C'est bizarre, qu'elles ne m'en aient rien dit. C'est inquiétant, qu'elles me l'aient caché. De qui ont-elles voulu se jouer? De Banco ou de moi? Dans quel but? Banco, père d'une lignée de rois! J'aurai donc tué Duncan, mon seigneur, pour la gloire de sa race? Je suis pris dans une machination sinistre. Ah! ça ne se passera pas de la sorte! Nous verrons bien si ma liberté et mon initiative peuvent déjouer les pièges de la destinée que le diable m'assigne! Détruisons dans le germe la postérité de Banco, c'est-à-dire Banco lui-même. *(Il se dirige vers la droite. Il appelle :)* Banco! Banco!

VOIX DE BANCO : J'arrive, Macbett, me voici!

Banco apparaît.

BANCO : Que me veux-tu, Macbett?

MACBETT : Lâche, c'est donc ainsi que tu voulais me récompenser des bienfaits que j'avais l'intention de t'accorder?

Il enfonce le poignard dans le cœur de Banco.

BANCO, *s'affalant* : Ah! mon Dieu! Pardonnez-moi!

MACBETT : Où sont donc tous ces rois? Ils vont pourrir avec toi et dans toi! J'ai anéanti leur avenir. Ils gèlent déjà dans ta semence. Demain, je serai couronné!

*

Il sort.

Un noir.

On entend les cris :

« Vive Macbett! Vive Lady Macbett! Vive notre souverain bien-aimé! Vive la mariée! »

Par la gauche entrent Macbett et Lady Macbett. Ils sont en costumes de souverains. Ils portent couronne et manteau de pourpre.

Macbett a son sceptre dans la main. Il s'arrête au milieu du plateau et, tandis que l'on entend les mêmes cris enthousiastes de la foule et que l'on entend carillonner les cloches qui sonnent joyeusement, d'une façon très belle, Macbett et Lady Macbett, dos au public, saluent la foule imaginaire, après être entrés majestueusement. Ils saluent à droite, ils saluent à gauche.

On entend la foule :

« Hourra! Vive l'archiduc! Vive l'archiduchesse! »

Macbett et Lady Macbett se retournent et saluent le public de la salle, en faisant des signes de la main et en envoyant des baisers. Puis Macbett et Lady Macbett se font face.

MACBETT : Nous en reparlerons, Madame, de cette histoire.

LADY MACBETT, *parfaitement calme* : Je t'expliquerai, mon chéri.

MACBETT : J'ai annulé l'accomplissement futur de votre prédiction. Je l'ai tué dans l'œuf. Vous n'êtes pas la plus forte. J'ai tout appris et j'ai tout évité.

LADY MACBETT : Je ne voulais rien te cacher, mon amour. Je t'expliquerai, je te dis. Mais pas devant tout ce monde.

MACBETT : Nous en reparlerons.

Macbett reprend la main de Lady Macbett et, souriant à la foule imaginaire, ils sortent par la droite, tandis que les acclamations continuent.

Scène vide, quelques instants. Entrent Lady Macbett, dans le même costume, accompagnée de la suivante.

LA SUIVANTE : Vous étiez très belle en jeune mariée. Et cette foule qui applaudissait ! Et votre grâce ! Et votre majesté ! Et lui aussi avait une très belle allure. Tout rajeuni. C'était un beau couple.

LADY MACBETT : Il dort maintenant. Après l'église il a bu. Il a trop bu. Et il a encore le grand banquet de noces, pour cette nuit. Profitons de son sommeil. Dépêche-toi.

LA SUIVANTE : Tout de suite.

Elle prend la valise à droite dans la coulisse, elle l'apporte sur scène.

LADY MACBETT : Aux chiens, cette couronne sacrée et bénite ! *(Elle jette la couronne. Elle enlève le collier avec une croix qui était sur sa poitrine.)* Elle m'a brûlée, cette croix ! J'ai une blessure sur ma poitrine. Mais je l'ai chargée de maléfices. *(Pendant ce temps la suivante ouvre la valise et sort les vieux effets des sorcières et l'habille.)* Le combat de deux puissances, celle d'en haut et celle d'en bas, se livre dans la croix. Quelle sera la plus forte ? Quel champ de bataille, si réduit, mais dans lequel se condense la guerre universelle ! Aide-moi ! Dégrafe ma robe blanche, symbole d'une dérisoire virginité. Enlève-la vite, celle-là aussi me brûle. Et je crache l'hostie qui s'est heureusement arrêtée dans ma gorge ! Elle était épine et braise. Donne-moi la gourde, pleine de vodka épicée et ensorcelée. Cet alcool de 90° est pour moi comme l'eau la plus fraîche. Deux fois

j'ai failli m'évanouir devant les icônes qu'on présentait à ma vue et à mon toucher. Mais j'ai tenu bon. J'en ai baisé une, pouah! Que c'était dégoûtant! (*Pendant tout ce temps la suivante la déshabille.*) J'entends du bruit, dépêche-toi.

LA SUIVANTE : Tout de suite, ma chère, tout de suite.

LADY MACBETT OU PREMIÈRE SORCIÈRE : Allez, allez, allez! Que je retrouve mes frusques! (*Elle n'a plus sur elle qu'une sorte de chemise sale.*) Et ma vieille robe pouilleuse. Et mon tablier avec ses vomissures. Et mes brodequins crottés, vite! Enlève cette perruque! Que je retrouve mes cheveux gris et sales! Et redonne-moi mon menton! Reprends mes dents! Refais mon nez pointu comme il l'était, et mon bâton ferré au bout empoisonné.

La suivante prend le bâton d'un des pèlerins qui se trouvait sur le plateau.

A mesure que la première sorcière ou Lady Macbett annonce : « Aide-moi! Dégrafe ma robe blanche! » etc., la suivante fait ce que lui dit la première sorcière.

Comme il sera indiqué dans le texte, elle lui met sa vieille robe pouilleuse, son tablier avec les vomissures, ses vieux cheveux sales, lui enlève les dents et montre le dentier, lui met le nez pointu, etc.

PREMIÈRE SORCIÈRE : Dépêche-toi! Plus vite!

DEUXIÈME SORCIÈRE : Tout de suite, tout de suite, ma chère.

PREMIÈRE SORCIÈRE : On nous attend ailleurs,

La deuxième sorcière sort un long et vieux châle de la valise. Elle le met sur elle d'un seul coup, en même temps qu'une perruque grise et sale.

Les deux sorcières sont voûtées et ricanantes.

Je me sens bien mieux dans mes vêtements.

DEUXIÈME SORCIÈRE : Hi, hi, hi, hi!

Elle ferme la valise. Toutes deux se mettent à califourchon sur la valise.

PREMIÈRE SORCIÈRE : On n'a plus rien à faire ici.

DEUXIÈME SORCIÈRE : Nous nous sommes bien tirées d'affaire.

PREMIÈRE SORCIÈRE : Nous avons tout arrangé, nous avons tout embrouillé.

DEUXIÈME SORCIÈRE : Hi, hi, hi, hi! Macbett ne s'en tirera pas.

PREMIÈRE SORCIÈRE : Le patron va être content.

DEUXIÈME SORCIÈRE : On va tout lui raconter.

PREMIÈRE SORCIÈRE : Il nous attend pour nous confier une autre mission.

DEUXIÈME SORCIÈRE : Déguerpissons! Valise, vole!

PREMIÈRE SORCIÈRE : Valise, vole! Valise, vole!

La première sorcière devant a l'air de faire tourner un volant — le moteur est bruyant. La deuxième sorcière étend ses bras de chaque côté pour simuler des ailes.

Obscurité sur le plateau. On voit la valise éclairée en projection, volant au-dessus du plateau.

*

La grande salle du palais. Au fond, le trône. En face, légèrement à gauche, une table avec des tabourets. Quatre convives sont déjà installés.

Quatre ou cinq grandes poupées également installées, figurent d'autres convives. Dans le fond on aperçoit d'autres tables avec d'autres convives, derrière le trône à droite et à gauche, en transparence.

Macbett entre par la droite.

MACBETT : Restez assis, mes bons amis.

PREMIER CONVIVE : Vive l'archiduc!

DEUXIÈME CONVIVE : Vive notre souverain!

TROISIÈME CONVIVE : Vive Macbett!

QUATRIÈME CONVIVE : Vive notre guide! Notre grand capitaine! Notre Macbett!

MACBETT : Merci, mes amis.

PREMIER CONVIVE : Gloire, honneur et santé à notre souveraine bien-aimée Lady Macbett!

QUATRIÈME CONVIVE : Sa beauté et sa grâce la rendent digne de vous. Nous souhaitons que vous viviez et que vous prospériez et que le pays soit florissant, gouverné par votre sage puissance dans la grâce de Lady Macbett.

MACBETT : Merci pour moi et pour elle. Elle devrait être là.

DEUXIÈME CONVIVE : Son Altesse est pourtant toujours à l'heure.

MACBETT : Je l'ai quittée il y a quelques instants. Elle devait venir avec sa suivante.

TROISIÈME CONVIVE : Son Altesse aurait-elle été prise d'un malaise? Je suis docteur.

MACBETT : Elle est rentrée dans sa chambre pour se mettre du rouge aux lèvres, un peu de poudre, un autre collier. Continuez de boire en l'attendant. Je bois avec vous. (*Un servent apparaît.*) Il n'y a pas assez de vin. Apportez-nous du vin!

LE SERVANT : Je vais en chercher, Monseigneur.

Il va en chercher et reviendra pour en servir.

MACBETT : A votre santé, mes amis! Quelle joie de me trouver parmi vous! Je me sens entouré par la chaleur de votre affection. Si vous saviez à quel point votre amitié m'est indispensable. Aussi indispensable que l'eau pour la plante et le vin pour les hommes. Vous avoir autour de moi me rassérène, me console, me rassure. Ah, si vous connaissiez... mais ne nous

laissons pas aller. Une autre fois, les confidences. On voudrait faire des choses, on ne les fait pas. On en fait d'autres, qu'on n'aurait pas voulu accomplir. L'histoire est rusée. Tout vous échappe. Nous ne sommes pas les maîtres de ce que l'on a déclenché. Les choses se retournent contre vous. Tout ce qui se passe est le contraire de ce que vous vouliez qu'il arrivât. Régner, régner, ce sont les événements qui règnent sur l'homme, non point l'homme sur les événements. J'étais heureux du temps où je servais fidèlement Duncan. Je n'avais pas de soucis. (*Arrive le servent. Au servent, en se tournant vers lui :*) Allons vite, nous mourons de soif! (*Regardant un tableau qui représente le portrait d'un homme — cela peut aussi être un cadre vide.*) Qui a mis le portrait de Duncan à la place du mien? (*Montrant du doigt :*) Qui a eu l'idée de cette farce sinistre?

LE SERVANT : Je ne sais pas, Monseigneur, je ne vois pas, Monseigneur.

MACBETT, *au servent* : Impudent!

Il l'attrape par la gorge, puis le relâche. Il va décrocher le portrait, qui peut être invisible ou un simple cadre.

PREMIER CONVIVE : Mais c'est votre portrait, Monseigneur!

DEUXIÈME CONVIVE : Ce n'est pas celui de Duncan qu'on a mis à la place du vôtre, c'est le vôtre qu'on a mis à la place du portrait de Duncan!

MACBETT : Il lui ressemble, pourtant.

TROISIÈME CONVIVE : Vous voyez mal, Monseigneur.

QUATRIÈME CONVIVE, *au premier* : L'accession au pouvoir entraîne-t-elle la myopie?

PREMIER CONVIVE, *au quatrième* : Ce n'est pas une condition nécessaire.

DEUXIÈME CONVIVE : Mais cela arrive souvent.

Le servent s'enfuit par la droite dès que Macbett a relâché sa gorge.

MACBETT : Je me trompe, peut-être. (*Aux autres, qui s'étaient levés en même temps que lui :*) Asseyons-nous, mes amis. Un peu de vin va éclaircir mes esprits. Qu'il ressemble à Duncan ou à moi-même, brisons ce tableau. Et puis asseyons-nous et buvons. (*Il s'assoit et il boit.*) Qu'avez-vous à me regarder de la sorte? Asseyez-vous, vous dis-je, et buvons. (*Il se relève et frappe sur la table d'un coup de poing.*) Asseyez-vous! (*Les convives se rassoient. Puis Macbett se rassoit lui aussi.*) Buvons, messieurs! Buvez! Duncan n'était pas meilleur souverain que moi.

TROISIÈME CONVIVE : Nous sommes de votre avis, Monseigneur.

MACBETT : Le pays avait besoin d'un souverain plus jeune, plus énergique et plus vaillant. Vous n'avez rien perdu au change.

QUATRIÈME CONVIVE : C'est ce que nous pensons, Votre Altesse.

MACBETT : Que pensiez-vous de Duncan du temps de Duncan? Était-il le plus vaillant? Le plus énergique des capitaines? Ou bien lui disiez-vous que je devrais prendre sa place et que le trône me conviendrait mieux qu'à lui?

PREMIER CONVIVE : Monseigneur...

MACBETT : Moi-même je pensais qu'il en était le plus digne. Pensez-vous la même chose? Pensez-vous autre chose? Répondez!

DEUXIÈME CONVIVE : Monseigneur...

MACBETT : Monseigneur, Monseigneur, Monseigneur... Et après? C'est la suite que je veux connaître. Vous êtes devenus muets. Que celui qui ose penser que je ne suis pas le meilleur de tous les souverains, passés, présents et à venir, se lève et me le dise.

Vous n'osez pas? (*Pause.*) Vous n'osez pas. Le plus juste, le plus grand? Pauvres types que vous êtes, allez, enivrez-vous.

Le fond du plateau s'éteint. On n'aperçoit plus les tables du fond que l'on voyait en transparence ou dans les miroirs.

Apparaît subitement Banco. Il est dans l'encadrement de la porte à droite au moment où il commence à parler. Il avancera par la suite.

BANCO : Moi, j'ose, Macbett!

MACBETT : Banco!

BANCO : Moi, j'ose te dire que tu es un traître, un fourbe, un tueur.

MACBETT, *reculant devant Banco qui avance. Tu n'es donc pas mort! (Les quatre convives se sont levés. Macbett reculant encore.)* Banco! (*Il dégaine à moitié son poignard.*) Banco!

PREMIER CONVIVE, à Macbett : Ce n'est pas Banco, Monseigneur!

MACBETT : C'est lui, je vous le jure.

DEUXIÈME CONVIVE : Ce n'est pas lui, en chair et en os, ce n'est que son spectre.

MACBETT : Son spectre? (*Il rit.*) En effet, ce n'est qu'un spectre. Ma main passe à travers et je vois derrière son dos. Ainsi, tu es bien mort. Tu ne m'effrayes pas. Que ne puis-je te tuer une deuxième fois. Ta place n'est pas ici.

TROISIÈME CONVIVE : Il vient des Enfers.

MACBETT : Tu viens des Enfers. Tu dois y retourner. Es-tu en brdre? Montre-moi la permission que l'adjudant de Satan t'a donnée. Es-tu libre jusqu'à minuit? Prends la place d'honneur à cette table. Malheureux! Tu ne peux ni boire, ni manger. Assieds-toi, entre mes braves. (*Les convives s'écartent, effrayés.*) Que craignez-vous de sa part? Entourez-le, plutôt. Donnez-lui l'illusion qu'il existe. Il sera encore plus

désespéré quand il retournera dans sa demeure sombre, trop brûlante ou trop humide.

BANCO : Canaille! Hélas, je ne puis rien faire d'autre que de te maudire.

MACBETT : Tu ne pourras me faire avoir des remords. Si je ne t'avais pas tué, tu m'aurais tué, ainsi que tu l'as fait avec Duncan. N'as-tu pas enfoncé le premier le poignard dans son cœur? Je voulais te faire grand vizir, tu voulais prendre ma place.

BANCO : Comme tu as pris la place de Duncan, qui t'avait fait deux fois baron.

MACBETT, *aux convives* : Ne tremblez pas, vous autres. Qu'est-ce que vous avez donc? Dire que j'ai choisi mes généraux parmi des pleutres!

BANCO : J'ai eu confiance en toi, je t'ai suivi et puis c'est toi et tes sorcières qui m'avez envoûté.

MACBETT : Tu voulais substituer ta postérité à la mienne. Tu es bien avancé. Tous tes fils, tes petits-fils, tes petits-petits-fils sont morts dans ton sperme avant de naître. Et pourquoi m'appelles-tu canaille? J'ai pris les devants, j'ai fait plus vite.

BANCO : Tu auras des surprises, Macbett. Tu ne t'en doutes pas. Tu paieras.

MACBETT : Il me fait rire. Je dis *il*, en réalité ce ne sont là que quelques restes, quelques déchets de son ancienne personne... des résidus, un automate.

Banco disparaît.

Juste à ce moment apparaît, près du trône et s'y installant, Duncan.

QUATRIÈME CONVIVE : L'archiduc! Regardez, regardez, l'archiduc!

DEUXIÈME CONVIVE : L'archiduc.

MACBETT : Il n'y a d'archiduc ici que moi! Vous vous adressez à moi, mais vos regards sont tournés ailleurs.

TROISIÈME CONVIVE : L'archiduc.

Il montre du doigt.

MACBETT se retourne : Ils se sont tous donné rendez-vous ici?

Les convives s'approchent précautionneusement de Duncan, s'arrêtent à une certaine distance. Le premier et le deuxième convive s'agenouillent à la droite et à la gauche du trône. Les deux autres, plus loin, encadrent, toujours à une certaine distance, Macbett.

Les trois derniers sont de dos à la salle, les deux premiers de profil. Duncan, sur son trône, face au public.

PREMIER et TROISIÈME CONVIVE, à l'archiduc : Monseigneur...

MACBETT : Vous n'aviez pas cru à la réalité de Banco. Vous avez l'air de croire que Duncan existe et qu'il est là sur ce trône. Est-ce parce qu'il était votre souverain et que vous aviez pris l'habitude de plier devant lui et de le craindre? A moi de vous dire maintenant : ce n'est qu'un spectre. (*A Duncan :*) Et c'est ainsi. J'ai pris ton trône. J'ai pris ta femme. Je t'avais pourtant bien servi et tu te méfiais de moi. (*Aux convives :*) Retournez à vos places. (*Il sort son poignard.*) Retournez vite à vos places, vous n'avez d'autre souverain ici que moi-même. C'est devant moi que vous devez vous courber, à présent. (*Les convives reculent, effrayés.*) Et appelez-moi Monseigneur. Dites...

LES QUATRE CONVIVES, ensemble, courbant les échinés : Monseigneur, nous vous obéissons. Notre bonheur est de nous soumettre.

QUATRIÈME CONVIVE : Notre plus grand bonheur est de vous obéir.

MACBETT : Je vois que vous avez compris. (*A*

Duncan :) Ne reviens plus, avant que tu ne sois pardonné par les milliers de guerriers que j'ai tués en ton nom, et qu'ils ne soient eux-mêmes pardonnés par les milliers de femmes qu'ils ont violées, par les milliers d'enfants et de braves laboureurs qu'ils ont tués.

DUNCAN : J'ai tué et j'ai fait tuer des dizaines de milliers d'hommes et de femmes, militaires et civils. J'ai fait brûler d'innombrables chaumières. C'est vrai. C'est bien vrai. Mais il y a une chose fausse parmi les vraies que tu as dites : tu n'as pas pris ma femme.

Rire sardonique.

MACBETT : Tu es fou? (*Aux quatre convives* :) Sa propre mort l'a rendu fou. N'est-ce pas, messieurs?

LES CONVIVES, *l'un à la suite de l'autre* : Oui, Monseigneur.

MACBETT, à *Duncan* : Va-t'en, disparaïs, revenant idiot!

Duncan disparaît derrière le trône. Il venait de se lever et préparait sa sortie.

UNE SERVANTE : Monseigneur, Monseigneur! Son Altesse a disparu!

MACBETT : Quelle Altesse?

LA SERVANTE : Votre auguste épouse, Monseigneur, Lady Macbett.

MACBETT : Qu'est-ce que tu dis?

LA SERVANTE : Je suis entrée dans sa chambre. La chambre était vide, ses bagages n'étaient pas là et la suivante non plus.

MACBETT : Va la chercher et amène-la-moi. Elle avait une migraine. Elle doit se promener dans le parc pour prendre un peu d'air avant de nous rejoindre au festin.

LA SERVANTE : Nous l'avons cherchée, nous l'avons appelée. L'écho nous a répondu.

MACBETT, *aux quatre convives* : Battez les forêts! Battez la campagne! Amenez-la-moi! (*A la servante :*) Et toi, va chercher, dans les greniers du palais, dans les oubliettes, dans la cave. Peut-être l'y a-t-on enfermée? Va vite, ne traîne pas. (*La servante sort.*) Et vous? Ne traînez pas non plus, prenez vos chiens policiers, entrez dans chaque chaumière, donnez l'ordre qu'on ferme les frontières. Que tous les patrouilleurs de notre marine explorent les mers, qu'ils poussent au-delà des limites territoriales. Que les phares puissants fouillent les flots de leur lumière. Que l'on prenne contact avec les pays voisins pour qu'ils l'expulsent de chez eux, si elle s'y trouve, et qu'ils nous la ramènent. Si un pays invoque le droit d'asile ou s'il nous répond qu'il n'a pas signé avec nous un traité d'extradition, qu'on fasse la guerre à ce pays. De quart d'heure en quart d'heure envoyez-moi des estafettes pour me tenir au courant du résultat de vos recherches. Arrêtez toutes les vieilles femmes ayant des allures de sorcières, cherchez dans toutes les cavernes.

Entre par le fond la servante.

Les quatre convives qui étaient en train de mettre fébrilement les ceinturons avec les épées qu'ils avaient accrochées aux murs, tout en se trompant un peu d'épée et de ceinturon, s'arrêtent brusquement dans leur mouvement et se tournent du côté de la servante.

LA SERVANTE : Voici Lady Macbett!

Lady Duncan apparaît.

Elle venait du sous-sol, montait les escaliers.

La servante sort.

Apparaît Lady Macbett. Lady Macbett, ou

plutôt Lady Duncan, est un peu différente de celle qu'on avait vue tout à l'heure, c'est-à-dire qu'elle ne porte pas de couronne. Sa robe est un peu froissée.

PREMIER et DEUXIÈME CONVIVE, *ensemble* : Lady Macbett!

TROISIÈME et QUATRIÈME CONVIVE, *ensemble* : Lady Macbett!

QUATRIÈME CONVIVE : Lady Macbett!

MACBETT : Madame, vous avez bien tardé. J'ai mis tout le pays en branle pour vous chercher. Où étiez-vous pendant ce temps? Vous me donnerez des explications tout à l'heure. (*Aux quatre convives :*) Rasseyez-vous, messieurs. Le repas de noces peut commencer. Mangeons et buvons! (*A Lady Macbett :*) J'oublie le malentendu qu'il a pu y avoir entre nous; pardonnez-moi, je vous pardonne. Vous êtes là, ma chérie, c'est le principal. Festoyons et réjouissons-nous avec nos chers amis qui vous aiment comme moi et vous ont attendue.

De nouveau apparaissent dans le fond, par transparence ou par des jeux de miroirs, les tables et les convives qu'on voyait tout à l'heure.

PREMIER et DEUXIÈME CONVIVE : Vive Lady Macbett!

TROISIÈME et QUATRIÈME CONVIVE : Vive Lady Macbett!

MACBETT, *à Lady Macbett* : Prenez la place d'honneur.

QUATRIÈME CONVIVE : Vive Lady Macbett, notre souveraine bien-aimée!

LADY MACBETT ou LADY DUNCAN : Bien-aimée ou non, je suis votre souveraine. Mais je ne suis pas Lady Macbett. Je suis Lady Duncan, la veuve malheureuse mais fidèle de notre souverain légitime, l'archiduc Duncan.

MACBETT, à *Lady Duncan* : Vous êtes folle?

Chanté, opéra :

PREMIER CONVIVE : Elle est folle.

DEUXIÈME CONVIVE : Est-ce qu'elle est folle?

TROISIÈME CONVIVE : Elle a perdu la tête.

QUATRIÈME CONVIVE : Elle ne sait plus ce qu'elle a fait.

Fin du passage chanté.

PREMIER CONVIVE : Nous avons assisté à son mariage!

MACBETT, à *Lady Duncan* : Vous êtes mon épouse. L'auriez-vous oublié? Ils ont tous assisté à notre mariage.

LADY DUNCAN : Ce n'est pas à mon mariage que vous avez assisté. Vous avez assisté au mariage de Macbett avec la sorcière qui a pris les traits de mon visage, les formes de mon corps et le son de ma voix. Elle m'a précipitée dans les prisons de ce palais et m'a enchaînée. Aujourd'hui les chaînes se sont défaites et les verrous se sont ouverts par magie. Je n'ai rien à faire avec toi, Macbett. Je ne suis pas ta complice, assassin de ton maître et de tes amis, usurpateur et imposteur!

MACBETT : Mais comment êtes-vous au courant de ce qui s'est passé?

PREMIER CONVIVE, *chanté* : En effet, comment le sait-elle?

DEUXIÈME CONVIVE, *chanté* : Elle ne pouvait pas savoir, puisqu'elle était enfermée.

TROISIÈME CONVIVE, *chanté* : Elle ne pouvait pas savoir.

LÉS QUATRE CONVIVES, *chantant* : Elle ne pouvait pas savoir.

LADY DUNCAN, *parlé* : J'ai tout appris par le télégraphe des prisonniers. Mes voisins de cellule

tapaient des coups dans le mur. Les coups étaient codés. Je savais tout. Va donc la chercher, ta belle mariée, la vieille sorcière!

MACBETT, *chantant* : Hélas, hélas, hélas! Cette fois ce n'est pas un spectre qui m'apparaît, ce n'est pas un spectre qui m'apparaît, cette fois. (*Fin de la partie chantée.*) Oui, cette vieille sorcière, je voudrais bien la retrouver. Elle a pris les traits de votre visage et les lignes de votre corps qu'elle a rendus plus beaux. Elle s'est fait une voix plus belle que la vôtre. Et tout cela pour moi. Où la retrouver? Elle doit avoir disparu dans les vapeurs ou dans les airs. Nous n'avons pas de machines volantes pour la retrouver, ni des appareils qui détectent les corps inconnus à distance.

LES QUATRE CONVIVES, *ensemble, chantant* : Vive Macbett, à bas Macbett! Vive Macbett, à bas Macbett! Vive Lady Duncan, à bas Lady Duncan! Vive Lady Duncan, à bas Lady Duncan!

LADY DUNCAN, *à Macbett* : Elle ne veut plus t'aider, ta sorcière. Elle t'a abandonné à ton malheur.

MACBETT : Quel malheur? Est-ce un malheur, d'être le souverain de ce pays? Je n'ai besoin de personne pour m'assister dans mon règne. (*Aux convives :*) Sortez, esclaves!

Ils sortent.

LADY DUNCAN : Tu ne t'en sortiras pas. Tu ne régneras pas. Macol, le fils de Duncan, vient de débarquer de Carthage. Il a levé une armée puissante et nombreuse. Le pays est contre toi. Tu n'as plus d'amis, Macbett.

On entend crier : A bas Macbett! Vive Macol!
A bas Macbett! Vive Macol! *Disparition de Lady Duncan.*

MACBETT, *l'épée au clair en direction de la foule invisible qui crie — à droite* : Je n'ai besoin de per-

sonne! (*A gauche :*) Je n'ai peur de personne! (*Vers la salle :*) Je n'ai peur de personne! De personne!

Fanfares. Macol entre par le fond.

MACOL, à Macbett qui se retourne : Enfin, je te trouve! Dernier des hommes, méprisable, ignoble, abjecte créature! Monstrueux gredin! Boue de l'humanité! Sordide assassin! Idiot moral! Serpent baveux! Acrochordus! Vipère à corne! Immonde crapaud géant! Excrément d'un galeux!

MACBETT : Tu ne m'impressionnes pas, jeune sot que tu es, crétin qui se veut vengeur! Débile psychosomatique! Idiot ridicule! Nigaud héroïque! Infatué imbécile! Andouille incongrue! Huître, mazette!

MACOL : Je vais te tuer, souillure! Après je jeterai mon épée impure!

MACBETT : Pauvre jeune con! Passe ton chemin. J'ai tué ton crétin de père, je voudrais t'éviter la mort. Tu ne peux rien contre moi. Il est dit qu'aucun homme né d'une femme ne peut m'abattre.

MACOL : On t'a trompé, Macbett! On t'a roulé. (*Chanté ou parlé, wagnérien :*) Je ne suis pas le fils de Duncan, je ne suis que son fils adoptif. Je suis l'enfant de Banco et d'une gazelle, qu'une sorcière avait métamorphosée en femme. Banco ignorait qu'il l'avait fécondée. Elle est redevenue gazelle avant de me mettre au monde. Lady Duncan avait quitté secrètement la cour avant ma naissance, pour qu'on ne sache pas qu'elle n'était pas enceinte. Elle est revenue à la cour avec moi. On m'a tenu pour son fils et celui de Duncan, qui voulait un héritier. (*Parlé :*) Je reprendrai le nom de Banco et je fonderai une dynastie nouvelle qui régnera pendant des siècles. La dynastie Banco. Je serai Banco II. Voici les premiers descendants qui me succéderont : Banco III (*on voit apparaître les têtes des Pieds Nicklés, successivement, d'abord Filochard*), Banco IV

(*tête de Ridouldingue*), Banco V (*tête de Croquignol*), Banco VI (*tête de l'auteur de cette pièce, riant, la bouche grande ouverte*)... et il y en aura des dizaines d'autres.

MACBETT : Jamais, depuis Œdipe, le destin ne s'est autant et aussi bien moqué d'un homme. Oh! monde insensé, où les meilleurs sont pires que les mauvais.

MACOL : Je venge mon père adoptif et mon père naturel à la fois, je ne puis renier mon père. (*Sortant son épée, à Macbett :*) Réglons vite nos comptes. Il ne faut pas que ton souffle empeste une seconde de plus l'univers.

MACBETT : Tu vas mourir, imbécile, puisque tu le veux. Quand la forêt se fera régiment et viendra vers moi, seulement alors on pourra me vaincre.

Des hommes et des femmes se dirigent vers le milieu du plateau où se trouvent Macbett et Macol. Ils portent soit chacun un panneau avec un arbre dessiné, soit simplement des branches. Ces deux solutions ne doivent être envisagées que dans le cas où il y aurait des possibilités de machinerie insuffisantes. En réalité, c'est tout le décor qui devrait venir pesamment encercler Macbett.

MACOL : Tourne-toi et vois la forêt en marche!

Macbett se retourne.

MACBETT : Merde!

Macol tue Macbett d'un coup d'épée dans le dos. Macbett s'écroule.

MACOL : Qu'on enlève cette charogne!

Cris de la foule invisible : « Vive Macol! Vive Macol! Le tyran est mort! Vive Macol, notre souverain bien-aimé! Vive Macol! »

MACOL : Et que l'on m'apporte un trône!

Les deux convives prennent le corps de Macbett. Au même moment on apporte le trône.

UN CONVIVE : Installez-vous, Monseigneur.

Les autres convives arrivent. Les uns implantent des panneaux sur lesquels est écrit : « Macol is always right. »

LES CONVIVES : Vive Macol! Vive la dynastie de Banco! Vive Monseigneur!

On entend sonner les cloches.

Macol est près du trône. Par la droite arrive l'évêque ou un moine.

MACOL, à l'évêque : C'est pour le sacrement?

L'ÉVÊQUE : Oui, Votre Altesse!

Une femme du peuple entre par la gauche.

LA FEMME : Que votre règne soit heureux!

UNE AUTRE FEMME, *entrant par la droite* : Que vous soyez bon pour les pauvres!

UN HOMME, *entrant par la droite* : Qu'il n'y ait plus d'injustice!

UN AUTRE HOMME : La haine a détruit nos demeures. La haine a empoisonné nos âmes!

UN AUTRE HOMME : Que votre règne soit celui de la paix, de l'harmonie et de la concorde.

PREMIÈRE FEMME : Que votre règne soit sanctifié.

UNE AUTRE FEMME : Que votre règne soit le règne de la joie,

UN DES HOMMES : Ce sera le règne de l'amour.

UN AUTRE HOMME : Embrassons-nous, mes frères!

L'ÉVÊQUE : Embrassez-vous et je vous bénirai.

MACOL, *debout, juste devant le trône* : Silence!

PREMIÈRE FEMME : Il va nous parler!

PREMIER HOMME : Monseigneur va nous parler.

DEUXIÈME FEMME : Écoutons ce qu'il va dire.

DEUXIÈME HOMME : Nous vous écoutons, Monseigneur, et nous boirons vos paroles.

UN AUTRE HOMME : Que le Seigneur vous garde.

L'ÉVÊQUE : Que le Seigneur vous garde.

MACOL : Silence, je vous dis, et ne parlez pas tous à la fois ! Je dois vous faire une déclaration. Que personne ne bouge ! Que personne ne souffle. Et mettez-vous bien en tête ceci¹ : Notre patrie s'affaissait sous le joug. Chaque jour de plus ajoutait une plaie à cette blessure. Oui, j'ai écrasé et mis au bout de mon épée la tête du tyran.

Un homme arrive, qui montre la tête de Macbett au bout d'une pique.

TROISIÈME HOMME : Tu l'as bien mérité.

DEUXIÈME FEMME : Il l'a bien mérité.

QUATRIÈME HOMME : Que le ciel ne lui pardonne pas.

PREMIÈRE FEMME : Qu'il soit damné, ad aeternam !

PREMIER HOMME : Qu'il brûle dans les enfers !

DEUXIÈME HOMME : Qu'on le torture !

TROISIÈME HOMME : Qu'on ne lui laisse pas une seconde de répit.

QUATRIÈME HOMME : Qu'il se convertisse dans les flammes, et que le Seigneur refuse sa conversion.

PREMIÈRE FEMME : Qu'on lui arrache la langue, qu'elle repousse et qu'on la lui arrache vingt fois par jour.

DEUXIÈME HOMME : Qu'il soit embroché ! Qu'il soit empalé ! Et qu'il soit témoin de notre joie. Que les éclats de nos rires lui percent les oreilles !

DEUXIÈME FEMME : Voici mes aiguilles à tricoter, qu'on lui crève les yeux avec !

1. Le monologue de Macol est emprunté à Shakespeare (tirade de Malcolm parlant à Macduff).

Panneaux.

MACOL : Si vous ne vous taisez pas à l'instant, je jette sur vous mes soldats et mes chiens.

Guillotines nombreuses dans le fond, comme au premier tableau.

Maintenant donc que le tyran est mort et qu'il maudit sa mère de l'avoir fait naître, je vous dirai ceci : Ma pauvre patrie verra régner plus de vices qu'auparavant. Elle souffrira plus et de plus de manières que jamais sous mon administration.

A mesure que Macol dit sa déclaration, on entend des murmures de réprobation, de désespoir, de stupeur. A la fin de cette tirade, il ne restera plus personne auprès de Macol.

Je sens que tous les vices sont si bien greffés en moi que, lorsqu'ils s'épanouiront, le noir Macbett semblera pur comme neige et notre pauvre pays le tiendra pour un agneau, en comparant ses actes à mes innombrables méfaits. Macbett était sanguinaire, luxurieux, avare, faux, fourbe, brusque, malicieux, imbu de tous les vices qui ont un nom. Mais il n'y aura pas de fond à mon libertinage. Vos femmes, vos filles, vos matrones, vos vierges, ne pourront remplir la citerne de mes désirs, et mes passions franchiront toutes les digues opposées à ma volonté. Mieux vaut Macbett qu'un souverain tel que moi. Outre cela, il y a dans ma nature composée des plus mauvais instincts, une avarice si insatiable, que, pendant mon règne, je trancherai les têtes de tous les nobles pour avoir leurs terres. Il me faudra les bijoux de l'un, la maison de l'autre, et chaque nouvel avoir ne sera pour moi qu'une sauce qui me rendra plus affamé. Je forgerai d'injustes querelles avec les meilleurs, avec les plus loyaux et je les détruirai pour avoir leur bien. Je n'ai aucune des

vertus qui conviennent aux souverains, la justice, la sincérité, la tempérance, la stabilité, la générosité, la persévérance, la pitié, l'humanité, la piété, la patience, le courage, la fermeté, je n'en ai même pas l'arrière-goût. Mais j'abonde en penchants diversement criminels que je satisferai par tous les moyens.

L'évêque qui était resté le seul auprès de Macol, sort, déprimé, par la droite.

Oui, maintenant que j'ai le pouvoir, je vais verser dans l'enfer le doux lait de la concorde. Je vais bouleverser la paix universelle, je détruirai toute unité sur la terre¹. De cet archiduché, commençons d'abord par faire un royaume — et je suis roi. Un empire, je suis empereur. Supra-altesse, supra-sire, supra-majesté, empereur de tous les empereurs.

Il disparaît dans la brume.

La brume se dissipe. Le chasseur de papillons traverse le plateau.

FIN DE LA PIÈCE

1. Fin du passage pris dans *Macbeth* de Shakespeare.

ŒUVRES D'EUGÈNE IONESCO

nrf

THÉÂTRE I : La Cantatrice chauve – La Leçon – Jacques ou la Soumission – Les Chaises – Victimes du devoir – Amédée ou Comment s'en débarrasser.

THÉÂTRE II : L'Impromptu de l'Alma – Tueur sans gages – Le Nouveau Locataire – L'Avenir est dans les œufs – Le Maître – La Jeune Fille à marier.

THÉÂTRE III : Rhinocéros – Le Piéton de l'air – Délire à deux – Le Tableau – Scène à quatre – Les Salutations – La Colère.

THÉÂTRE IV : Le Roi se meurt – La Soif et la Faim – La Lacune – Le Salon de l'automobile – L'Œuf dur – Pour préparer un œuf dur – Le Jeune Homme à marier – Apprendre à marcher.

RHINOCÉROS, suivi de LA VASE, *Collection « Le Manteau d'Arlequin »*.

LE ROI SE MEURT, *Collection « Le Manteau d'Arlequin »*.

NOTES ET CONTRE-NOTES, *Collection « Pratique du Théâtre »*.

NOTES ET CONTRE-NOTES (édition augmentée). *Collection « Idées »*.

JEUX DE MASSACRE, *Collection « Le Manteau d'Arlequin »*.

DISCOURS DE RÉCEPTION d'Eugène Ionesco à l'Académie française et réponse de Jean Delay.

LA CANTATRICE CHAUVES, *interprétations typographique de Massin et photo-graphique d'Henry Cohen*.

LA CANTATRICE CHAUVE, suivi de LA LEÇON, *Collection « Le Manteau d'Arlequin »*.

*

LA PHOTO DU COLONEL (nouvelles).

■

DÉLIRE A DEUX, *Collection « La Lettre et l'Esprit »*.

Chez d'autres éditeurs :

JOURNAL EN MIETTES (Mercure de France).

PRÉSENT PASSÉ, PASSÉ PRÉSENT (Mercure de France).

ENTRETIENS AVEC CLAUDE BONNEFOY (Pierre Bel-fond).

DÉCOUVERTES, *illustrations de l'auteur* (Albert Skira, Genève).

LE MANTEAU D'ARLEQUIN

nrf

Volumes publiés en format de poche :

ARTHUR ADAMOV : *Si l'été revenait.*

AUDIBERTI : *La Poupée.*

JEAN AUDUREAU : *Le Jeune Homme.*

JEAN-LOUIS BARRAULT : *Rabelais.*

JEAN-LOUIS BARRAULT : *Jarry sur la Butte.*

MICHEL BOLDODUC : *Les Remontoirs.*

PIERRE BOURGEADE : *Les Immortelles.*

FRANÇOIS BOYER : *Dieu aboie-t-il?*

JEAN-CLAUDE BRISVILLE : *Le Rôdeur. Nora. Le Récital.*

ALBERT CAMUS : *Les Possédés.*

RENÉ CLAIR : *L'Étrange Ouvrage des cieux.*

GABRIEL COUSIN : *Le Cycle du crabe.*

ROLAND DUBILLARD : *Le Jardin aux betteraves.*

ROLAND DUBILLARD : *Naïves hirondelles.*

ROLAND DUBILLARD : *Si Camille me voyait...* suivi de *Les Crabes.*

JEAN DUVIGNAUD : *Marée basse.*

RÉMO FORLANI : *Au bal des chiens.*

ANDRÉ FRÈRE : *Comédies à une voix.*

JEAN GENET : *Haute surveillance.*

EUGÈNE IONESCO : *La Cantatrice chauve. La Leçon.*

EUGÈNE IONESCO : *Jeux de massacre.*

EUGÈNE IONESCO : *Le Roi se meurt.*

EUGÈNE IONESCO : *Rhinocéros*, suivi de *La Vase.*

MARCEL JOUHANDEAU : *Léonora ou les Dangers de la vertu.*

MARCEL JOUHANDEAU : *Olympias. Antistia. Tout ou rien.*

RENÉ KALÍŠKY : *Trotsky, etc.*

RENÉ KALISKY : *Skandalon.*

EDUARDO MANET : *Les Nonnes.*

EDUARDO MANET : *Eux ou la Prise du pouvoir.*

EDUARDO MANET : *Holocaustum.*

GEORGES MICHEL : *Arbalètes et vieilles rapières.*

GEORGES MICHEL : *Un petit nid d'amour.*

PIERRE MOINOT : *Héliogabale.*

CLAUDE ROY : *Le Chariot de terre cuite.*

NATHALIE SARRAUTE : *Isma*, suivi de *Le Silence* et *Le Mensonge.*

PIERRE SILVAIN : *Mélodrame.*

JEAN THÉNEVIN : *Octobre à Angoulême.*

JEAN-JACQUES VAROUJEAN : *La Ville en haut de la colline.*

JEAN-JACQUES VAROUJEAN : *La Caverne d'Adullam.*

JEAN VAUTHIER : *Les Prodiges.*

ROGER VITRAC : *Le Coup de Trafalgar.*

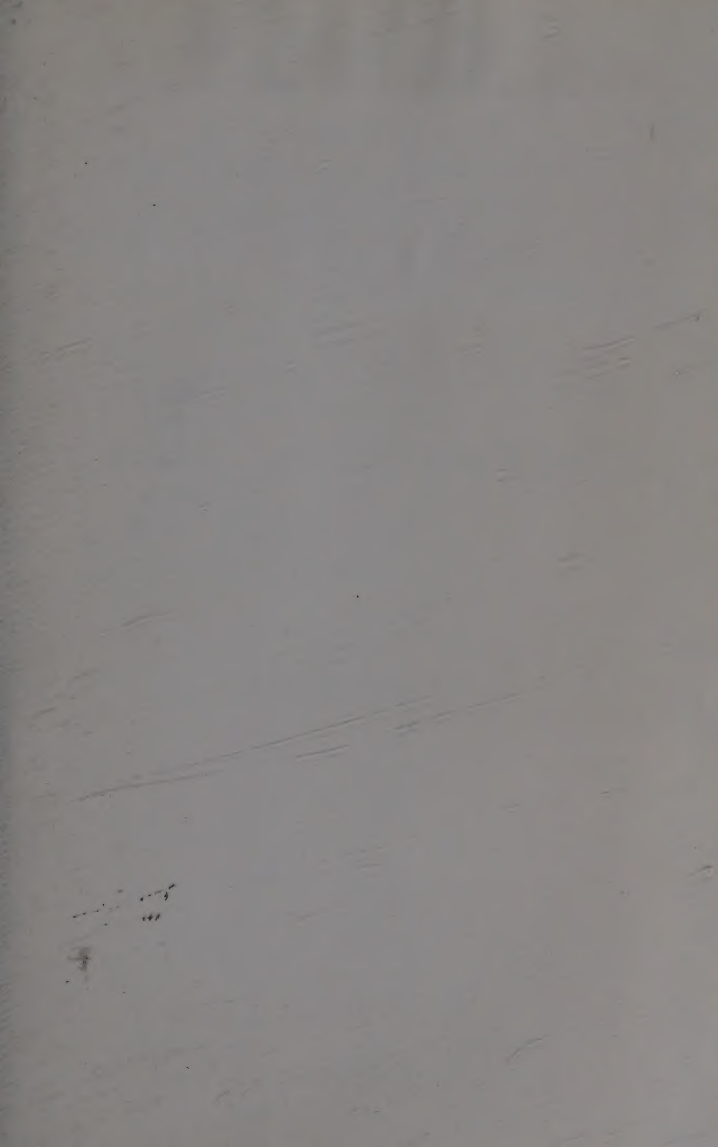
ROGER VITRAC : *Victor ou les Enfants au pouvoir.*

*Cet ouvrage
a été achevé d'imprimer
sur les presses de l'Imprimerie Floch
à Mayenne le 12 janvier 1972.
Dépôt légal : 1^{er} trimestre 1972.
N° d'édition : 16399
Imprimé en France.
(10816)*

Dirigée depuis 1958 par Jacques Lemarchand, cette collection est maintenant présentée sous une forme nouvelle. Elle a pour objet de réunir des textes d'œuvres dramatiques, qui — hors de toute école et de toute actualité — sont susceptibles de retenir l'attention de metteurs en scène, d'acteurs, de spectateurs et de lecteurs.

Les ouvrages déjà parus dans « Le Manteau d'Arlequin » entre 1958 et 1969 seront réédités au cours des mois à venir au format de poche.

nrf



DATE DUE

~~OCT 13 1975~~

~~MAY 21 1979~~

~~JUN 20 1992~~

K

FLORIDA STATE UNIVERSITY



3 1254 01140 3728

WITHDRAWN

FSU LIBRARY



P9-ACW-686